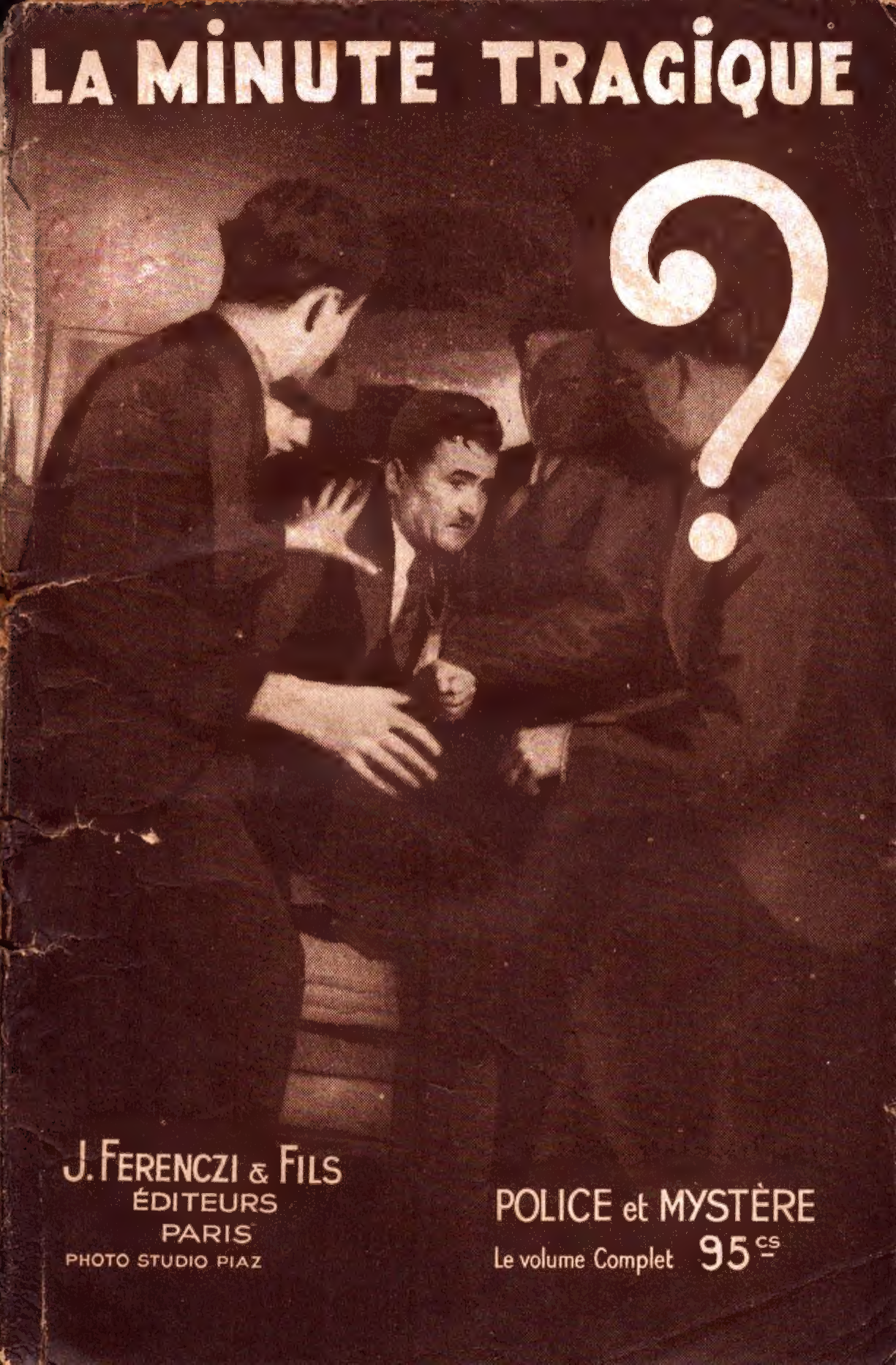
LA MINUTE TRAGIQUE



J. FERENCZI & FILS
ÉDITEURS
PARIS
PHOTO STUDIO PIAZ

POLICE et MYSTÈRE
Le volume Complet 95 cs

La minute tragique

Roman policier inédit

par ANDRÉ CHARPENTIER

CHAPITRE PREMIER

A L'HEURE DITE

Neuf heures sonnaient. Comme chaque matin, une conduite intérieure du modèle le plus récent stoppa le long du trottoir, en face de la banque Brown, Mokoline and C°. La rue Laffitte très passante était particulièrement animée à cette heure où les bureaux des nombreux établissements installés dans cette artère parisienne, proche des grands boulevards, se remplissaient de leur personnel.

De la splendide auto, un homme descendit: c'était M. Brown. Le chauffeur en livrée blanche avait ouvert la portière. L'huissier de service dans le vestibule de la banque se précipita et de la main écarta quelques passants afin que rien n'entravât la marche du grand directeur. Ce dernier ne répondit même pas au salut profond du subordonné et pressa le pas vers l'ascenseur dont le groom de faction avait tiré la grille.

La banque Brown, Mokoline and C° occupait tout un immeuble de cinq étages; la direction se trouvait au deuxième. M. Brown pénétra dans son vaste cabinet de travail sans avoir prononcé un mot. A

Sont réservés tous droits de traduction, d'adaptation, de mise au théâtre et au cinématographe.

peine installé à son bureau ministre, un homme vint le saluer : son secrétaire particulier, Jack Hawerston.

— Rien de nouveau ? interrogea le banquier.

— Les affaires courantes, Monsieur.

En même temps, il déposa sur le bureau une corbeille rectangulaire contenant un monceau de lettres. Dès son arrivée, chaque jour, M. Brown prenait connaissance de la correspondance quotidienne en compagnie de Jack Hawerston.

La banque Brown, Mokoline and Co traitait peu d'affaires directement avec l'Europe; sa mission consistait plutôt à servir d'intermédiaire entre plusieurs établissements financiers des Etats-Unis et de gros importateurs américains installés sur la place de Paris. Depuis une dizaine d'années, elle remplissait ce rôle d'intermédiaire à la satisfaction de sa clientèle. M. Mokoline, l'associé de M. Brown, secondait celui-ci dans sa tâche. Les deux hommes étaient à peu près du même âge : la quarantaine.

M. Brown, de petite taille, la face ronde, était quelque peu bedonnant; par contre, son associé, grand et maigre, le visage allongé, semblait d'humeur plus difficile; son bureau était situé à l'autre bout de l'étage; les locaux du secrétariat particulier séparaient les cabinets de travail des deux banquiers.

Jack Hawerston, secrétaire méthodique, se mit en devoir de dépouiller le courrier qu'il avait déjà rapidement trié : au fur et à mesure qu'il avait lu les lettres, il les plaçait, selon leur nature, sur l'un des trois paquets formés devant lui, à l'angle du bureau: premier paquet, les lettres de la clientèle; deuxième paquet, les lettres privées; troisième paquet, les lettres ne méritant pas de réponse.

La besogne s'effectuait rapidement; M. Brown, lorsque la missive ne l'intéressait pas, esquissait un geste brusque de la main droite que comprenait fort bien son secrétaire qui passait rapidement les paragraphes jugés superflus.

— Ah ! fit Jack Hawerston en souriant, voici un

billet qui émane visiblement d'un pauvre fou ou tout au moins d'un homme qui travaille du chapeau, comme on dit en France.

— Très bien, travailler du chapeau ! rit franchement le financier qui ne manifestait pourtant guère ses sentiments et avait une réputation d'imperturbabilité bien établie.

Le secrétaire particulier lut rapidement :

« Monsieur,

« Je viens vous prier de bien vouloir mettre à ma disposition la somme de cinquante mille dollars.

« Je compte venir chercher cet argent qui m'est indispensable dans une semaine très exactement, c'est-à-dire le mercredi 15 juin, à quatre heures de l'après-midi.

« Vous voudrez bien me recevoir à l'heure dite. Il y va de votre intérêt bien compris. Si par malheur vous refusiez de vous exécuter et commettiez la faute de prévenir la police, les risques encourus par vous seraient graves, très graves.

« Ne croyez pas qu'il s'agit là d'une vaine menace. C'est sérieux et je vous invite durant les sept jours qui viennent à méditer ma proposition. Cinquante mille dollars, c'est peu, convenez-en, puisque c'est votre vie qui est en jeu.

« L'Homme Rouge. »

Jack Hawerston regarda son directeur : ce dernier fit une moue et prononça :

— Je n'aime pas les plaisanteries de ce genre.

Il désigna le paquet des lettres ne méritant pas de réponse; le secrétaire comprit et jeta l'étrange missive sur le troisième tas.

— Poursuivez, dit flegmatiquement M. Brown en se renversant dans son fauteuil.

Durant trois quarts d'heure, ce travail se poursuivit; le secrétaire notait parfois quelques mots sur l'angle d'une lettre, suivant les indications que lui donnait son patron pour la réponse. Enfin, la dernière enveloppe fut ouverte Jack Hawerston se leva pour réintégrer son bureau proche, emportant dans la corbeille les trois paquets de lettres.

— *All right !* émit le banquier en congédiant le jeune homme.

A ce moment, M. Mokoline traversant le bureau des secrétaires s'avança vers son associé qu'il n'avait pas encore vu :

— *Good morning*, très cher, fit-il en lui serrant la main. Quoi de neuf ?

— Néant, répondit M. Brown.

Puis tout de suite, se rappelant la lettre de menaces, il reprit en souriant :

— Ah ! j'oubliais, on vient de fixer le prix de mon existence : cinquante mille dollars !

M. Mokoline fronça les sourcils de l'air d'un homme qui ne saisit pas et déclara :

— Que me dites-vous là ?

M. Brown arrêta d'un geste son secrétaire particulier qui se disposait à passer le seuil du cabinet de travail :

— Montrez donc à M. Mokoline le billet doux que j'ai reçu.

— La lettre du fou ?

— Oui, et je suis sûr que cela le déridera.

Jack Hawerston prit le mot en question et le présenta à l'associé. Celui-ci le lut, mais contrairement à l'attente de M. Brown arbora immédiatement un visage effaré.

— Prendriez-vous cette farce au sérieux ? s'enquit M. Brown.

M. Mokoline hésita à répondre tout de suite, puis le pli creusé à son front s'accentua. Enfin, il articula :

— Une farce ? C'est vite dit. On a vu...

— Ah ! oui, vous allez évoquer les histoires terribles de Chicago, les assassinats mystérieux perpétrés par les gangsters. Nous sommes en France, mon cher associé, et même à Paris, si je ne me trompe, et dans cette ville ces mœurs de grand banditisme ne sont guère de pratique courante. Les criminels européens n'ont pas la même allure que les nôtres.

M. Mokoline esquissa une moue en tournant et retournant l'énigmatique missive :

— Ce correspondant est prudent pour un homme que l'on dît privé de raison, remarqua-t-il; aucune mot manuscrit, tout est dactylographié jusqu'à la suscription de l'enveloppe et la signature.

— L'Homme Rouge ! s'exclama M. Brown. Nous voilà en plein roman-feuilleton, ne pensez-vous pas, très cher ?

— Hum, murmura l'associé, je ne partage pas votre optimisme.

— Vous allez finir par me faire peur; mais j'ai passé l'âge où les contes du loup-garou font frémir et les forfaits des kidnappers ne sont plus pour moi, hélas ! il s'en faut de plus de trente ans ! Ils ne m'enlèveront pas plus qu'ils ne me détrousseront.

Il semblait très rassuré et n'entendait pas s'émouvoir à l'instar de M. Mokoline qui gardait son visage inquiet.

— Après tout, agissez comme bon vous semble, dit ce dernier.

Jack Hawerston tendit la main pour reprendre la lettre; M. Mokoline hésita, puis la lui rendit en disant :

— Gardez-la encore quelques jours.

— C'est cela, consentit M. Brown, et faites-la circuler parmi le personnel qui en fera des gorges chaudes.

Le secrétaire particulier qui n'entendait pas prendre parti dans la controverse attendait, la lettre à la main. M. Mokoline lui signifia :

— Vous pouvez vous retirer et faites ce que je vous dis.

M. Brown pourtant très imbu de ses prérogatives ne se formalisa pas pour une fois de cet ordre donné à son secrétaire; il attribua cette dérogation aux usages à l'affection que lui portait son associé et mit fin à l'incident par ces mots :

— Allons, très cher, parlons d'autre chose.

Jack Hawerston s'était retiré. M. Brown poursuivit pendant que M. Mokoline se laissait tomber dans

le large fauteuil de cuir rouge placé à côté du bureau :

— Ne faites pas cette tête et laissez-moi vous dire une chose qui vous intéressera.

— Je vous écoute, mais j'ai idée de ce que vous allez m'apprendre.

— Voyons voir si nos pensées sont d'accord.

— Vos fiançailles avec miss Dorothée Margarey, voilà ce que vous vouliez m'annoncer.

— Vous avez deviné.

— Je n'en ai pas beaucoup de mérite; toute la colonie américaine s'entretient de ce projet d'union depuis un mois.

— Peut-être, mais il n'y avait rien d'officiel.

— Depuis une semaine, si j'en crois la rumeur des salons, aucun doute ne subsistait plus.

M. Brown frotta l'une contre l'autre ses mains grasses et courtes en signe de contentement et déclara :

— Je suis heureux, très heureux, cher ami.

M. Mokoline conserva son air revêche et proféra par politesse :

— Je partage de cœur votre satisfaction.

Il y eut un silence. M. Brown renoua l'entretien :

— Dans cinq semaines, j'aurai réalisé mon rêve. Il n'est que temps, n'est-ce pas ? La quarantaine est une limite extrême pour ce genre d'opérations, tout au moins à mon sentiment.

M. Mokoline ne donna pas son avis et se leva; mais son associé l'interpella :

— Et vous, très cher, quand suivrez-vous mon exemple ?

— Le hasard ne m'en a pas encore procuré l'occasion, répondit évasivement M. Mokoline.

Cette conversation qui se prolongeait ne paraissait pas lui être agréable; il y mit un terme en quittant un peu brusquement le bureau :

— Je dois téléphoner à Londres, affaire Crossmet, prétexta-t-il.

Vers onze heures et demie, M. Brown appela Jack Hawerston et lui donna quelques instructions; puis

sonna le garçon de bureau qui se tenait dans l'antichambre :

— Mon chapeau, Jim.

Il se tourna vers son secrétaire :

— Je serai là cet après-midi, vers trois heures.

Il quitta son bureau et redescendit par l'ascenseur. Son auto se trouvait en face de la banque. Il jeta au chauffeur qui avait sauté au volant :

— Avenue Friedland.

L'homme n'avait pas besoin d'autre précision; il connaissait le numéro qui intéressait son patron dans l'avenue Friedland : c'était là que demeurait miss Dorothée Margarey. Quelques minutes suffirent pour amener le banquier chez sa fiancée. Cette dernière attendait cette visite; chaque jour, à la même heure, M. Brown venait lui présenter ses hommages que précédait l'envoi d'une magnifique gerbe de roses thé provenant du fleuriste en vogue.

M. Brown entra avec le sourire dans le luxueux appartement de sa future femme; la femme de chambre l'introduisit dans le petit salon vert jade de style Empire. Miss Dorothée Margarey, vedette d'Hollywood, rendue célèbre par ses interprétations si personnelles dans des films à succès, apparut, mais contrairement à l'attente de son visiteur, son visage avait une expression soucieuse.

— Qu'y a-t-il ? s'inquiéta-t-il tout de suite.

Elle parut hésiter et s'efforça de reprendre sa sérénité :

— Rien, cher ami, je vous assure...

Il ne la crut point et insista :

— Ma visite vous déplairait-elle ce matin?... Vous aviez peut-être l'intention de sortir ? En ce cas, ne vous gênez pas pour moi.

Elle hocha la tête négativement.

— Je vous en prie, reprit-il, dites-moi...

— Ne vous alarmez pas; j'ai reçu ce matin un mot qui m'a déplu; c'est peut-être de l'enfantillage de ma part d'y prêter de l'attention; mais j'y pense, malgré moi.

M. Brown fit un rapprochement immédiat :

— Une lettre de menaces ? Moi aussi. Je l'ai jetée au panier.

— Vous aussi ? s'étonna-t-elle.

— C'est signé : l'Homme Rouge.

— C'est bien cela.

— Montrez-moi donc, s'il vous plaît, ce papier ?

Elle passa dans sa chambre et prit dans un secrétaire en macassar la singulière missive qui l'avait plus émue encore qu'elle ne voulait le laisser paraître. Il la lut :

« Mademoiselle,

« Certes, vous avez interprété avec un talent infini la plupart des rôles que peut ambitionner une star illustre de cinéma.

« Il est un autre rôle que le destin vous réserve au cas où vous mettriez à exécution votre projet d'union avec le banquier Brown : c'est celui de veuve, et cela dans la vie même.

« J'espère que vous avez compris ? C'est clair. M. Brown est condamné à mort s'il ne nous verse, dans les conditions stipulées et qui lui sont connues, la somme de cinquante mille dollars.

« A vous de faire sur lui une utile pression. Sans cela...

« L'Homme Rouge. »

M. Brown ne voulut pas extérioriser son sentiment et simula l'indifférence :

— De la plaisanterie, ma chère Dorothée. Nous sommes en butte aux extravagances d'un farceur. Il y a des gens qui ne savent quoi trouver pour ennuyer leurs contemporains.

Ces paroles calmèrent un peu l'émoi de la jeune femme :

— Vous croyez qu'il s'agit de ce qu'on appelle une blague en français ?

— Comme vous le dites.

Il tenta de détourner le cours de la conversation, mais malgré ses efforts, sur toutes les phrases qu'ils prononçaient, planait le fantôme de l'Homme

Rouge, cet X mystérieux. Au bout d'une heure, M. Brown se retira, comme d'habitude.

— Voulez-vous me permettre de venir vous prendre ce soir ? Nous dînerons tous les deux.

— Très volontiers.

Il allait passer le seuil du petit salon, mais elle le rappela et lui tendant la lettre qui avait mis une ombre sur leur bonheur :

— Emportez vite ce vilain papier; je ne veux plus le voir ici.

— Vous avez raison, mon adorée. Je vais le donner à mon secrétaire pour qu'il rejoigne celui que j'ai reçu moi-même. Dans une semaine, nous ferons des cocottes avec ces poulets. Poulets, cocottes, cela s'assemble ! rit-il.

Sa bonne humeur rassura tout à fait miss Dorothée Margarey. Cependant, le banquier qu'emportait son auto par l'avenue des Champs-Elysées, vers son domicile, avenue Rapp, réfléchissait sur la teneur des deux lettres. Il essaya de chasser les réflexions qu'elles lui suggéraient.

— D'ici une semaine, se dit-il enfin, nous avons le temps de prendre une décision et l'Homme Rouge se sera peut-être manifesté moins anonymement.

Les prévisions de M. Brown ne se réalisèrent qu'en partie : l'Homme Rouge écrivit une autre fois, trois jours plus tard, mais conserva son sobriquet. Ce fut au courrier du samedi matin que Jack Hawerston découvrit le message suspect et en fit immédiatement part, dès son arrivée, à son patron. Ce dernier en prit lui-même connaissance, cette fois-ci. Voici ce que disait le mystérieux correspondant :

« Monsieur,

« Plus que quatre jours. Je souhaite que la réflexion vous soit venue et que vous daigniez enfin prendre en considération ma requête, à moins que la vie vous soit devenue insupportable, ce qui me surprendrait fort à quatre semaines de votre mariage avec la plus exquise vedette d'Hollywood.

« Donc, à mercredi prochain, quatre heures de l'après-midi. La chose pourra se passer très simplement, si vous ne la compliquez pas. Deux minutes dans votre bureau et ce sera suffisant pour que tous les deux nous réalisions une bonne affaire; une dernière fois, réfléchissez et n'ébruitez pas cet arrangement entre nous.

« L'Homme Rouge. »

Les paupières de M. Brown battirent à plusieurs reprises, indice d'une vive perplexité; ses lèvres demeurèrent fermées et la lettre resta ouverte dans sa main. Jack Hawerston gardait le silence; il comprenait que son patron n'envisageait plus le cas sous le même angle. Enfin, le banquier ouvrit la bouche :

— Avez-vous gardé l'autre... missive ainsi que celle adressée à miss Dorothée Margarey ?

— Oui, Monsieur.

Il saisit le désir de son patron et passant dans le bureau des secrétaires alla prendre les deux lettres qu'il remit sans mot dire à M. Brown.

— Merci, fit ce dernier en s'efforçant de dissimuler son inquiétude.

D'un geste, il congédia son secrétaire. A peine celui-ci eut-il franchi le seuil du bureau qu'il se plongea dans la lecture des trois missives, soulignant à voix haute certains passages.

« Vous voudrez bien me recevoir à l'heure dite. »

Il articula, détachant chaque syllabe :

— A l'heure dite.

Il demeura un instant immobile, le buste renversé dans son fauteuil; sa figure avait pris une expression angoissée; pour la première fois depuis quatre jours, il sentait peser sur lui un destin implacable. Les cinquante mille dollars ? Il en eut en désespoir de cause fait le sacrifice. Mais n'était-ce pas le fatal engrenage ? Il avait l'impression que c'était à son bonheur et à sa vie qu'on en voulait et que rien ne suspendrait probablement l'arrêt déjà dicté. S'exagérait-il ses appréhensions et grossissait-il ses crain-

tes ? Malgré tous ces efforts, il ne parvenait pas à dominer la peur qui le gagnait.

CHAPITRE II

« C'EST LUI ! »

M. Brown passa un week-end sans joie. En vain tenta-t-il l'après-midi du samedi et toute la journée du dimanche d'échapper à la hantise des lettres de l'Homme Rouge. Les missives étranges répétaient inlassablement dans son esprit leurs menaces précises. Les heures auprès de miss Dorothée Margarey qui auraient dû être pour lui de très doux moments, furent gâtées par des appréhensions qu'il n'arrivait pas à éluder.

Le lundi matin, à neuf heures, comme d'habitude, il se retrouva à son bureau de la rue Laffitte. Ses premières paroles à Jack Hawerston accouru auprès de lui furent caractéristiques de son état d'âme:

— Pas de... lettre de lui ?

— Non, Monsieur.

— Bien.

Il écouta la lecture de la correspondance courante avec distraction; il paraissait attendre le moment d'être seul. Le fidèle secrétaire particulier en eut l'intuition, et hâtant le dépouillement du courrier se retira.

Le banquier poussa un soupir de soulagement, mit la tête dans ses mains et s'absorba dans ses méditations. Il en sortit après avoir pris une résolution : il forma sur le cadran de son automatique un numéro rapidement cherché dans l'annuaire. La communication établie, il parla :

— Allô !... La préfecture de police ?... Ici, M. Brown, banquier, rue Laffitte. Oui, sujet américain. Vous connaissez ?... Parfait !

M. Brown prit un temps pour expliquer en peu de mots ce qu'il voulait et commença :

— J'ai reçu des lettres de menace... S'agit-il d'une plaisanterie ou... Vous me comprenez ?... En tout cas, je voudrais voir tirer au clair cette affaire qui me trouble un peu, je l'avoue.

Au bout du fil, on dut poser quelques questions. Le banquier répondit :

— Impossible de préciser par téléphone. Je tiens les documents à votre disposition. Allô !... Oui, je reste à mon bureau jusqu'à onze heures. Je vous suis reconnaissant de m'envoyer quelqu'un sans retard.

Il ajouta, à titre de références :

— Allô !... J'ai eu l'honneur de me rencontrer quelquefois avec M. le Préfet, au cours de réceptions officielles à l'ambassade des Etats-Unis. Veuillez lui présenter mes devoirs. Merci.

Il raccrocha lentement l'appareil, puis rassembla les trois lettres signées l'Homme Rouge sous une enveloppe blanche qu'il plaça devant lui. Cela fait, il consulta sa montre :

— Dix heures... Il ne saurait tarder.

La préfecture de police lui avait promis d'alerter rapidement le service compétent, lequel devait lui dépêcher un inspecteur qualifié. De fait, une demi-heure exactement après le coup de téléphone du banquier, Jim, le garçon de bureau préposé à l'antichambre de la direction, vint annoncer une visite:

— Monsieur, c'est l'inspecteur Gérard.

— Faites entrer.

— Mais il y a également MM. Clartone et Bracki qui attendent monsieur depuis un moment.

M. Brown eut un geste d'impatience et renouvela son ordre :

— Je vous ai dit : l'inspecteur Gérard. Les autres attendront ou bien qu'ils voient mon associé.

Jim s'inclina et introduisit le policier. Ce dernier, sur l'invitation du financier, prit place dans le large fauteuil de cuir rouge.

— Je vous remercie, monsieur, d'être venu aussi rapidement, commença M. Brown. On vous a dit de quoi il était question, peut-être ?

— Très vaguement, monsieur. Lettres de menaces, je crois ?

— En effet, et je ne puis mieux faire qu'en vous communiquant tout de suite les documents.

Il tendit l'enveloppe blanche. L'inspecteur Gérard la prit et, sans se presser, lut les trois lettres. M. Brown guettait sur le visage de son visiteur les impressions provoquées par cette lecture, mais en vain ; le policier ne manifesta pas son sentiment, tout au moins durant les cinq premières minutes de l'entrevue.

— Ces Français savent se montrer aussi flegmatiques que les Anglo-Saxons, à l'occasion, pensa le banquier américain.

Cependant, il demanda :

— A votre avis, est-ce sérieux ?

L'inspecteur Gérard ne se départit pas de sa réserve première et dit simplement :

— Je ne pourrai formuler une opinion qu'après avoir effectué une enquête.

— Vous allez rechercher cet Homme Rouge ?

— Evidemment, monsieur, mais je ne me fais pas d'illusion : farceur ou malfaiteur, il ne sera pas commode à identifier.

— Certes, il a pris ses précautions.

— Je le constate comme vous.

Il étala sur ses genoux les trois missives et déclara :

— N'empêche que ce sont là trois belles pièces à conviction. Elles constitueront probablement le fil conducteur.

— Oh ! des mots dactylographiés, impersonnels par conséquent.

— Sait-on jamais.

Un sourire éclaira son visage jusqu'ici hermétique et il émit :

— En sachant s'y prendre, on arrive parfois à faire parler les documents anonymes.

M. Brown, à qui échappait certaines nuances de notre langue, regarda son interlocuteur avec surprise.

— Vous croyez, monsieur ? fit-il pour dire quelque chose.

Le policier changea le thème de l'entretien et parla de sa façon de mener les investigations :

— Si vous voulez bien me le permettre, j'emploierai les deux journées et demie qui nous restent avant la venue du personnage à m'instruire sur les gens qui vous entourent.

— Je n'y vois pas d'inconvénient, mais à vrai dire, personne de mon entourage ne me paraît suspect.

— *A priori,* tout à fait d'accord, mais il nous faut bien nous renseigner sur tout et sur tous.

— A votre gré.

L'inspecteur Gérard, ces préliminaires réglés, formula un conseil :

— Pour la bonne marche de mes recherches, je vous demanderai la plus grande discrétion sur l'affaire. Surtout, ne mêlons pas la presse, tout au moins pour l'instant, à cette histoire.

Il précisa sa pensée :

— Si c'est une farce, nous éviterons le ridicule; s'il s'agit d'un acte de banditisme en préparation, n'éveillons pas les soupçons de son auteur afin de le mieux démasquer. C'est de la stratégie la plus élémentaire.

— Parfaitement d'accord.

Le policier se leva en demandant l'autorisation d'emporter les trois lettres ; ce qui lui fut accordé.

— Et quand vous reverrai-je, monsieur ? s'informa le banquier.

— Mercredi après-midi, avant quatre heures.

— L'heure de l'Homme Rouge.

— Comme vous le dites. Si, au cours des heures qui vont s'écouler, vous recevez de cet individu d'autres communications, avisez-m'en de toute urgence.

— Je n'y manquerai pas.

— Donc, monsieur, sauf développement imprévu des recherches, à mercredi. Ne vous occupez de

rien : le nécessaire sera fait ; j'arriverai avec mes hommes.

Sur le point de passer le seuil du cabinet de travail, il se ravisa :

— J'oubliais : voulez-vous me permettre de faire le tour du propriétaire ? Oui, c'est une expression française qui signifie : visiter les lieux ; en l'occurrence, les bureaux de votre banque, leurs dispositions, les entrées, les sorties. Cela peut servir.

— Je comprends.

Il pressa sur un bouton et Jack Hawerston apparut :

— Veuillez accompagner monsieur à travers notre établissement. Il vous expliquera qui il est et ce qu'il désire, et surtout de la discrétion.

L'inspecteur Gérard et le secrétaire particulier partirent ensemble, laissant M. Brown un peu plus tranquillisé.

La journée du lundi s'écoula, puis celle du mardi, sans que l'Homme Rouge se fût manifesté de nouveau et du côté de la police, silence complet. Le banquier voulut en tirer des conclusions optimistes.

— Mais oui, c'est une farce ! se répétait-il plusieurs fois par heure.

Cependant, le mercredi matin, vers neuf heures et demie, il reçut un coup de téléphone de l'inspecteur Gérard :

— Rien de nouveau ? s'enquit ce dernier.

— Rien, et de votre côté ?

— Pas grand'chose, répondit évasivement la voix.

— Alors, cet après-midi ?...

— Comme convenu, j'arriverai chez vous pour prendre les dispositions qui s'imposent.

— Vous croyez que c'est utile ?

— J'en ai la certitude.

— Alors, l'Homme Rouge ne serait pas un fantôme ?

— Je vous répondrai à quatre heures et cinq minutes.

Le banquier aurait désiré poursuivre cette conversation qui le relançait en plein drame et lui enlevait ses illusions ; mais l'inspecteur Gérard raccrocha sur un bref : « A tout à l'heure ! »

Comme il l'avait dit, le policier arriva à la banque Brown, Molokine and Co au début de l'après-midi ; il n'était pas seul : quatre collègues l'accompagnaient. Tout de suite, il prit contact avec M. Brown auprès duquel se trouvait M. Mokoline dont le visage reflétait une anxiété grandissante.

— Permettez-moi, dit le policier, de prendre la direction des préparatifs nécessaires.

— Mais s'il ne se passe rien ? dit M. Brown en revenant sur une idée qui lui était chère.

— En tout cas, il est de mon devoir de faire comme s'il devait se passer quelque chose.

— Auriez-vous donc recueilli des indices inquiétants ?

L'inspecteur Gérard ne répondit pas et renouvela son intention de prendre le commandement de l'étage où se trouvaient les bureaux de la direction.

— A partir de ce moment, j'ai la surveillance de toutes les personnes qui gravitent autour de vous, messieurs.

Il se tourna vers MM. Brown et Mokoline et poursuivit :

— Que chacun vaque à ses occupations comme si de rien n'était. Je vais donner mes instructions à mes collègues et à votre garçon de bureau, Jim, je crois. C'est un homme que je suppose sûr ; je me suis renseigné.

— Au-dessus de tout soupçon, compléta M. Brown

Mais le policier se contenta de déclarer :

— En principe, je suspecte tout le monde.

L'inspecteur Gérard laissa M. Brown assis devant son bureau en lui recommandant de n'en sortir sous aucn prétexte ; puis il passa dans le secrétariat particulier des directeurs qui comprenait deux employés dont Jack Hawerston et deux dactylographes femmes ; de là il se rendit dans le bureau de

M. Mokoline qui, pour se donner une occupation, s'était absorbé dans des mots croisés.

— Je trompe mes inquiétudes, dit-il au policier.

Ce dernier sortit dans le hall qui servait d'antichambre aux bureaux de la direction ; il plaça deux de ses inspecteurs devant la porte de M. Brown ; un autre devant celle du secrétariat ; le dernier devant celle de M. Mokoline. Les quatre policiers faisaient mine d'attendre leur tour pour être reçus, tels des clients ordinaires. Dix minutes avant quatre heures, deux vrais clients, ceux-là, vinrent s'installer dans des fauteuils, après avoir remis leur carte à Jim.

Les minutes s'écoulaient lentement, pesantes, de plus en plus angoissantes. Chacun se disait en son for intérieur qu'IL ne viendrait pas, qu'il s'agissait d'une plaisanterie, mais, malgré tout, le doute subsistait, d'autant plus que l'inspecteur Gérard conservait une attitude assez soucieuse.

Enfin, quatre heures sonnèrent au carillon qui ornait le hall. Jim fixa les yeux sur la pendule et, juste à ce moment, l'ascenseur stoppa à l'étage. Tous les yeux se portèrent de ce côté ; seuls, les deux clients continuaient de converser ; ils n'avaient rien remarqué d'anormal autour d'eux.

De l'ascenseur, un homme sortit : il était d'assez forte taille et paraissait âgé d'une trentaine d'années ; son visage était rude, ses traits sévères, mais ce devait être là son air naturel ; sur sa tête, un chapeau mou. Il s'avança vers le petit bureau de Jim. Ce dernier lui tendit une fiche à remplir en l'observant discrètement. Le visiteur inscrivit : L'Homme Rouge.

— C'est lui ! balbutia Jim.

CHAPITRE III

LE MYSTÈRE DE LA RUE LAFFITTE

Ce qui se déroula à la banque Brown, Mokoline and Co durant les trente secondes qui suivirent

quatre heures, cet après-midi-là, personne de ceux qui furent témoins des faits ne devaient en perdre le souvenir.

Trente secondes ! Il n'en faut guère plus pour que se perpètrent les crimes et pour que surgisse un mystère susceptible de mettre en échec les policiers les plus habiles du monde.

Ce que lon a appelé le *Mystère de la rue Laffitte* fut une de ces affaires énigmatiquement troublantes et qui fournit, chaque jour, durant des semaines, de la copie aux journaux ; policiers et reporters furent lancés sur les pistes les plus imprévues, de jour et de nuit. Mais n'anticipons pas ; revenons aux trente secondes en question.

Jim, le garçon du hall, lorsqu'il eut fixé les yeux sur la fiche, avait murmuré : « C'est lui ! » L'Homme Rouge avait gardé son impassibilité apparente. Mais les deux inspecteurs placés devant la porte du bureau de M. Brown s'étaient précipités sur lui. A cette vue, leurs deux camarades qui n'avaient pu percevoir les paroles de Jim, vu leur éloignement, comprirent la situation et bondirent à leur tour sur l'individu.

Jim, s'affolant, avait répété en criant cette fois :

— L'Homme Rouge !

Immédiatement, l'inspecteur Gérard, qui se tenait aux aguets dans le bureau du secrétariat de la direction, était sorti, suivi des deux secrétaires et des deux dactylographes et bientôt, M. Mokoline y compris, sans oublier les deux clients qui n'y comprenaient rien, tout ce monde se trouva rassemblé autour de l'Homme Rouge qui se débattait.

— Passez-lui les menottes ! ordonna l'inspecteur Gérard.

A ce moment, il y eut une bousculade générale ; l'individu mystérieux, très robuste, tenta d'échapper ; il fut rattrapé par M. Mokoline, aidé de Jim, puis d'un policier. Une mêlée s'ensuivit, rude, mais courte ; en effet, toute résistance de la part du malfaiteur était vaine : ceinturé, terrassé, frappé même, il dut se laisser passer le cabriolet.

— Le gaillard nous a donné de la besogne, dit l'inspecteur Gérard qui avait roulé avec l'individu.

Les deux clients qui, complètement sidérés, regardaient la scène, se disposaient enfin à s'écarter du lieu de la bagarre, mais le policier s'écria :

— Que tout le monde présent à cet étage demeure ici jusqu'à nouvel ordre.

Il posta un de ses collègues deant l'escalier et un autre fut chargé de la surveillance des autres issues.

— Enfin, le voilà pincé ! s'exclama M. Mokoline.

— Le cauchemar prend fin, dit Jack Hawerston.

Les deux dactylographes qui s'étaient tenues écartées de la bousculade étaient très pâles. Les portes du bureau de M. Mokoline étaient restées grandes ouvertes ; celles du secrétariat à demi fermées ; quant à la porte du cabinet de travail de M. Brown, celle donnant sur le hall, elle était restée close ; mais celle correspondant avec le secrétariat était entr'ouverte. Ces détails qui paraîtront peut-être oiseux pour l'instant s'avéreront d'une grande importance dans la suite, comme on le verra.

L'Homme Rouge immobilisé, fortement encadré, se confinait dans une attitude rageuse et maugréait entre ses dents.

— Bougonne tant que tu voudras, lui lança l'inspecteur Gérard, n'empêche que tu es fait et bien fait.

L'individu lui décocha un regard mauvais et prononça cette parole stupéfiante qui semblait indiquer qu'il avait peu conscience de son acte :

— Comme c'est malin de tomber à trente-six sur le pauvre monde !

Mais l'inspecteur Gérard crut à du cynisme de la part du malfaiteur surnommé l'Homme Rouge ; il n'y prêta pas tout d'abord attention. Regardant toutes les personnes réunies dans le hall, lesquelles commentaient l'événement avec volubilité, échangeant déjà leurs impression, il remarqua l'absence de M. Brown.

— Le banquier a du mérite de ne pas s'inquiéter de ce qui se passe.

— Dame, fit M. Mokoline qui avait entendu, vous lui avez donné la consigne de rester dans son bureau quoi qu'il arrive.

— C'est exact, mais à présent... Le bruit que nous faisons est assez assourdissant.

Tout en parlant, il s'était dirigé du côté de la porte de M. Brown ; il frappa par deux fois.

— Tiens, on ne répond pas.

Il ouvrit brusquement le bureau et poussa une exclamation de stupeur.

— Monsieur Brown ! s'écria-t-il en se précipitant dans le cabinet de travail. Monsieur Brown !

Derrière lui, deux de ses collègues accoururent à son cri. Ces derniers demeurèrent cloués d'effroi sur le seuil. Le spectacle qui s'offrait aux regards était effarant : M. Brown, renversé sur le dossier de son fauteuil, portait, planté dans la poitrine, un poignard. Un mince filet de sang rougissait le plastron de la chemise. Le visage de la victime était déjà figé par la mort.

— Tué, il a été tué ! balbutia l'inspecteur Gérard.

Par les deux portes, celle du hall et celle du secrétariat, M. Mokoline, Jim, les deux autres inspecteurs, ces derniers traînant l'Homme Rouge ligoté, puis Jack Hawerston et son collègue, les dactylographes et les clients toujours aussi hébétés de se trouver dans une telle aventure, accouraient et bientôt se groupaient devant le bureau ministre.

— Je vous en prie, écartez-vous ! ordonna l'inspecteur Gérard.

Puis il lança à l'un de ses collègues :

— Vite, téléphonez à la direction de la police judiciaire, afin que le Parquet soit prévenu. Alertez également le service de l'identité judiciaire et le médecin légiste de service ; ce doit être le docteur Paul.

Ls assistants, saisis d'horreur, incapables d'émettre une parole, s'étaient retirés dans le hall où l'un

des policiers les groupa en leur renouvelant l'interdiction de quitter les lieux.

M. Mokoline demanda à l'inspecteur Gérard l'autorisation de parcourir les bureaux de l'établissement dont le personnel devait manifester une émotion compréhensible.

— Pas plus vous qu'un autre, fit un peu sèchement le détective. Un de mes hommes se chargera de transmettre vos ordres au personnel.

L'inspecteur avait fait le vide dans le bureau de M. Brown, se gardant bien de déranger quoi que ce soit autour de la victime, afin de permettre, dans les meilleures conditions, les constatations d'usage.

— Gérard !

Son nom prononcé avec force l'attira hors du bureau ; c'était un de ses camarades qui venait de faire une constatation troublante :

— En fouillant dans les poches de cet individu, voilà ce que j'ai trouvé, à défaut d'arme.

Il tendit une sorte de gaine de cuir fauve. L'inspecteur Gérard examina l'étui avec curiosité :

— Mais, fit-il après une courte observation, on dirait que c'est là la gaine du poignard qui a tué M. Brown.

L'Homme Rouge qui avait suivi les gestes des deux policiers et entendu les mots échangés protesta :

— Cette affaire-là ne m'appartient pas.

Les deux inspecteurs haussèrent les épaules.

— Je dis la vérité, continua l'homme.

— C'est ce que nous verrons, répondit l'inspecteur Gérard sans attacher de l'importance aux dénégations du personnage.

Quelques instants plus tard, le Parquet descendait à la banque Brown, Molokine and Co dont le personnel avait, entre temps, été congédié jusqu'au lendemain matin. Le substitut du procureur était accompagné du juge d'instruction, M. Darbon, commis dans l'affaire, et du docteur Paul, médecin légiste. Il fut procédé sur-le-champ aux opérations d'usage avec la collaboration de l'inspecteur Gérard

qui fournit toutes les explications sur les débuts de l'affaire. Le service de l'identité judiciaire vint relever sur ces entrefaites quelques empreintes.

Le docteur Paul avait retiré l'arme du crime :

— Cette arme n'est pas d'un usage courant dans le monde du crime, remarqua-t-il.

Les magistrats enquêteurs se penchèrent sur le poignard ; la lame était mince, très effilée, et la garde très plate.

— Très curieux, en effet, appuya l'inspecteur Gérard.

La mort du banquier frappé en plein cœur avait été instantanée.

— Il n'a pas eu le temps de dire ouf ! dit le praticien.

M. Darbon, le juge d'instruction, s'adressa à l'inspecteur :

— Vous m'avez dit que la gaine de ce poignard avait été trouvée dans la poche de cet individu que nous ne connaissons encore que sous le surnom d'Homme Rouge ?

— Oui, monsieur le juge.

— Sa culpabilité ne fait donc aucun doute, nous tenons la preuve de son forfait.

Le policier ne put que répondre :

— Selon les apparences, telle serait la vérité.

A ce moment, un des quatre hommes venus avec l'inspecteur Gérard pénétra dans le bureau :

— On s'impatiente dans le hall.

— Ah ! oui, fit le substitut, tous ces gens témoins du crime.

— Témoins, c'est une façon de parler, rectifia le juge d'instruction, car d'après ce que nous a raconté l'inspecteur Gérard, personne n'a vu comment le crime a pu être commis.

Le substitut leva les bras :

— Evidemment, il y a un mystère.

Il se tourna vers le policier :

— Vous êtes certain, absolument certain que l'Homme Rouge, puisqu'il faut l'appeler par son sobriquet, n'a pu assassiner l'infortuné M. Brown ?

— Matériellement, cet individu n'a pu réaliser ce forfait..., à moins qu'il ne possède la faculté de se dédoubler à l'insu du monde.

— Ne disons pas de bêtises, dit le juge d'instruction. Je ne crois pas à ces prodiges. N'embrouillons pas un cas qui est peut-être très simple.

— C'est bien mon avis, affirma le policier ; mais je parlais ainsi pour énoncer toutes les données du problème.

Mais le collègue de l'inspecteur renouvela sa question. M. Darbon régla la situation après en avoir référé aux autres enquêteurs :

— Vous allez prendre les noms et adresses de tous les témoins du drame, puis après les avoir fouillés, je regrette, mais l'enquête comporte de dures nécessités, vous les renverrez. Il va sans dire que nous les convoquerons individuellement ou contradictoirement durant les jours qui vont suivre.

Le policier s'inclina et se retira pour faire exécuter les ordres. Pendant ce temps, les enquêteurs continuaient le cours de leurs observations. M. Darbon exprima le désir d'entendre sans plus tarder l'Homme Rouge.

— Je vais vous l'amener, dit l'inspecteur Gérard.

L'individu, étroitement gardé par deux policiers, se tenait dans le bureau voisin, celui du secrétariat. Il fut conduit dans le cabinet de travail de M. Brown et un rapide interrogatoire eut lieu, mené par le juge d'instruction.

— Quel est votre nom ? s'informa ce dernier.

— Alexandre Varnet.

— Bien. Votre âge, votre domicile, votre profession ?

— Trente ans; j'habite en meublé, rue Ordener; je n'ai pas de travail bien défini ; je prends ce que je trouve.

— Vous savez quels soupçons pèsent sur vous ?

— Ce n'est pas moi qui ai tué M. Brown.

— Mais cette gaine trouvée dans votre poche, cette gaine qui renfermait l'arme du crime ?

— J'ignore comment elle est venue dans ma poche.

— Piètre défense, sourit ironiquement le magistrat. Enfin, passons. C'est bien vous, n'est-ce pas, qui avez écrit les lettres de menaces ?

— J'en ai entendu parler pour la première fois tout à l'heure.

— De plus en plus inadmissible. Alors, comment expliquez-vous votre démarche à la banque Brown, Molokine and Co ?

— Si je vous le dis, vous n'allez pas encore me croire.

— Dites tout de même.

— L'autre soir, c'est-à-dire lundi, un homme que je ne connais pas, m'a abordé et m'a dit de me présenter à cet établissement financier mercredi, à quatre heures précises, car il y avait de l'embauche pour moi.

— Comme c'est simple ! Poursuivez.

— Il a ajouté que je devrais remplir la fiche sous le surnom de l'Homme Rouge.

— Et vous avez accepté toutes ces conditions pour le moins extravagantes ? Quel tissu d'invraisemblances !

— J'en ai idée à présent, mais si j'ai marché, c'est que ce monsieur m'avait remis un billet de cent francs en acompte sur mon salaire. Je n'en ai pas cherché plus long.

M. Darbon soupira de l'air d'un homme que de telles balivernes indisposeraient et déclara :

— En voilà assez pour aujourd'hui. Nous reprendrons demain cet intéressant entretien.

Il fit signe aux inspecteurs d'emmener l'individu.

CHAPITRE IV

L'INADMISSIBLE HYPOTHÈSE

Vingt-quatre heures exactement après le drame de la rue Laffitte, l'inspecteur Gérard, à qui la be-

sogne n'avait pas manqué, comme on s'en doute, s'entretenait avec M. Darbon, le juge d'instruction. Dans le cabinet de ce dernier, les deux hommes échangeaient leurs premières impressions après un jour entier d'investigations.

— Tous les témoins, ou plutôt les gens qui se trouvaient à l'étage où s'est produit le crime, ont été interrogés, succinctement, mais enfin tous ont dit ce qu'ils croient être la vérité sur leur rôle dans cette incroyable affaire, déclara M. Darbon.

— En effet, nous voici à jour sur ce point, confirma le policier qui avait pris place sur une chaise, face au bureau du magistrat.

Ce dernier parcourait à présent rapidement, une fois de plus, les documents.

— Résumons-nous : il y avait à l'étage de la direction, outre l'infortuné M. Brown, son associé, M. Mokoline ; les deux secrétaires particuliers, Jack Hawerston et Robert Gallais attaché, lui, à la personne de M. Mokoline ; les deux dactylographes Gilberte et Janine ; Jim, le garçon de bureau ; les deux clients, MM. Brocket et Solens ; plus les quatre inspecteurs qui vous accompagnaient : Mignard, Blaizot, Templier et Lacoude. C'est tout.

— Sans oublier l'Homme Rouge.

— Evidemment. Donc, l'assassin se trouve parmi les personnes citées ; aucune autre présence n'a été relevée. Nous sommes d'accord ?

— Tout à fait. J'ai vérifié les lieux, constaté que les fenêtres étaient restées fermées ; j'ai sondé les murs, les plafonds, les parquets ; tous les meubles, y compris le coffre-fort, ont été inspectés.

— Je ne l'ignore pas ; c'est pourquoi j'en reviens à cette affirmation : le criminel se trouve parmi les noms énumérés il y a un instant.

— Je vous suis parfaitement, monsieur le juge.

M. Darbon prit un temps et poursuivit en regardant l'inspecteur Gérard avec attention pour s'efforcer de connaître son opinion intime :

— Je sais que vous n'entendez pas donner votre avis sans plus ample informé. Tout de même, d'après

vous, d'après nous, tout accuse le nommé Alexandre Varnet, dit l'Homme Rouge.

— Tous les soupçons se portent sur lui.

— Mais il y a une objection majeure.

— Certes, elle est de taille.

— Lorsque M. Brown était assassiné, cet individu se débattait entre les mains de quatre inspecteurs et en votre présence, si je ne m'abuse.

— C'est exact.

— Contre l'Homme Rouge, il y a aussi cette preuve accablante : la gaine trouvée dans sa poche, cette gaine qui a renfermé l'arme du crime.

— Toute l'énigme est, en effet, dans ces contradictions.

— Si Alexandre Varnet, comme on peut le supposer, n'a été que complice, quel est celui qui a frappé la victime ?

— C'est le point d'interrogation ; d'autant plus que toutes les personnes présentes à l'étage à la minute du drame sont parfaitement honorables.

Il appuya intentionnellement sur le mot : honorables. M. Darbon ne laissa pas échapper cette nuance :

— L'une d'elles vous inspirerait-elle quelque méfiance ?

— Je me vois dans l'obligation de les suspecter toutes.

— C'est votre devoir, mais il faudra bien sortir un jour de cette suspicion générale, en un mot de faire un choix.

— J'espère bien que l'avenir y pourvoira.

M. Darbon se mit à classer les divers témoignages, puis il les passa en revue l'un après l'autre.

— Que pensez-vous de Jack Hawerston ? N'est-ce pas lui qui a quitté le dernier le bureau du secrétariat, lequel bureau donne sur celui de M. Brown ?

— Certes, on peut le soupçonner, en principe.

— Il a déclaré textuellement qu'il ne croyait pas être sorti le dernier ou tout au moins qu'il ne s'en était pas rendu compte. Bizarre, ne trouvez-vous pas ?

— Il dit peut-être la vérité.

— Et les deux dactylographes ?

— Ah ! oui, cherchez la femme.

— Je ne prends pas à la lettre ce dicton policier, mais elles déclarent ne se rappeler de rien. C'est exagéré. On peu s'affoler, mais au point de perdre la mémoire !

— Je compte recueillir sur ces deux jeunes femmes les renseignements les plus précis.

— Cela me semble indispensable. Et ce Jim ? Est-ce un garçon honnête ? Sans émettre des suppositions trop hardies, on doit serrer de près son cas. N'avait-il pas demandé une augmentation à ses patrons ; on la lui avait refusée et il en avait manifesté du dépit, d'après ses camarades de la banque.

— J'ai donné des instructions pour qu'une surveillance spéciale soit exercée autour de lui.

Le juge d'instruction saisit un feuillet et le brandit au-dessus de son bureau en hochant la tête. L'inspecteur Gérard avait reconnu le document et tout de suite prit les devants :

— Ah ! oui, ces deux clients, les sieurs Brocket et Solens qui arrivent dans le hall précisément quelques minutes avant l'Homme Rouge et jouent les ahuris. Evidemment, leur présence peut donner lieu à bien des hypothèses.

— L'un des deux, Solens, se trouve dans une situation assez précaire.

— Il venait solliciter un prêt.

— Qu'on lui avait déjà refusé, si j'en crois M. Mokoline.

— Très juste, et croyez bien que c'est une piste que je suis de très près.

— Et M. Mokoline, l'associé ? Hors de cause, d'après vous ?

— Pas plus que les autres.

— Il est évident qu'il est en contradiction sur un point avec certains témoignages : il déclare qu'il a quitté son bureau un des premiers. Or, Jack Hawerston maintient qu'ils sont sortis ensemble. Qui croire ?

— Il s'est produit une sorte de panique à l'arrivée de l'Homme Rouge et chacun s'est précipité dans le hall. Je conviens que moi-même, comme mes quatre camarades, d'ailleurs, ait subi cette attraction vers l'Homme Rouge et nous en avons tous oublié M. Brown, la victime désignée du ou des gangsters, l'objet des lettres de menaces.

— Et c'est très regrettable, cela dit sans incriminer qui que ce soit, car, en toute franchise, j'aurais fait comme vous.

— Ce fut instinctif, ce mouvement au-devant de l'homme qui menaçait le banquier. Tous, nous avons cru mieux protéger ce dernier en mettant nos personnes entre lui et le bandit.

— Je vous répète que cette attitude s'explique et ce n'est qu'après coup, les résultats connus, qu'on peut la critiquer.

— Votre raisonnement est fort juste, approuva le policier en s'inclinant.

M. Darbon reclassa les papiers étalés devant lui dans une chemise à sangle et résuma :

— Nous venons de faire le tour de tous les témoignages et dit notre mot sur chacun, à l'exception des quatre inspecteurs et de vous-même.

Il sourit en faisant cette remarque. L'inspecteur Gérard déclara en plaisantant :

— Ce serait pourtant bien dans le thème des meilleurs romans policiers de trouver le coupable parmi les enquêteurs !

— Certes, mais c'est devenu bien banal.

— Je préfère, de mon côté, rester dans la normale des choses.

M. Darbon réfléchit un moment et exprima ce projet :

— Pour revenir à la réalité, ne croyez-vous pas, mon cher inspecteur, qu'une reconstitution des faits s'impose ?

— J'allais vous le demander. Comme vous, j'espère qu'un peu de clarté jaillira de cette épreuve.

— Chacun sera fixé à sa place dans le drame,

juste au moment où M. Brown a été frappé d'un coup de poignard.

— Les contradictions de certains témoignages se dissiperont, très probablement, au cours de cette opération.

Le juge d'instruction fixa pour le lendemain même cette reconstitution :

— Envoyez les convocations pour l'après-midi, quatre heures.

— L'heure du crime.

— Et que personne ne manque.

— J'y veillerai.

— Alexandre Varnet a-t-il fait choix d'un avocat ?

— D'après les bruits qui courent, ce serait Me Loison.

— Voilà qui nous promet du plaisir. Enfin, attendons !

Les prévisions de l'inspecteur Gérard étaient justes et le lendemain après-midi, à quatre heures, l'Homme Rouge, extrait du Dépôt, arrivait à la banque Brown, Mokoline and Co, encadré de deux gardes et convoyé par Me Loison.

Tous les témoins étaient présents, y compris les inspecteurs de la police judiciaire qui avaient participé à l'affaire. Nous passerons sur les préliminaires de la reconstitution pour en venir tout de suite à la phase capitale, celle où le juge d'instruction demanda à chacun de retrouver la place qu'il occupait exactement lorsque l'Homme Rouge se fut annoncé.

Il y eut un peu de flottement, mais tant bien que mal chacun prit la polsition qu'il occupait quarante-huit heures auparavant.

— Et maintenant, ordonna M. Darbon, agissez comme vous l'avez fait à ce moment-là.

On vit les deux inspecteurs se précipiter sur Alexandre Varnet, puis arrivèrent à la rescousse les deux autres policiers, puis l'inspecteur Gérard et enfin les deux dactylographes et, en dernier, M. Mokoline et les deux secrétaires particuliers.

A vrai dire, à ce moment, la confusion régna et il fut impossible de fixer le point pourtant primordial de savoir qui était parti le dernier des bureaux.

— Je vous en prie, messieurs, ordonna le juge d'instruction, rassemblez vos souvenirs et prenez la place que vous occupiez.

Après maints tâtonnements et tergiversations, il fut acquis que M. Mokoline avait quitté en compagnie de Jack Hawerston le bureau du secrétariat, se dirigeant vers le hall.

— Messieurs, interrogea M. Darbon, dites-moi si vous avez passé devant la porte de M. Brown en allant vers le hall ?

— Certes, dit le secrétaire particulier.

— Nous ne pouvions faire autrement, approuva M. Mokoline, étant donné la disposition des lieux.

— Cette porte était-elle fermée ?

— Entr'ouverte, déclara Jack Hawerston.

L'inspecteur Gérard confirma ce détail : lorsqu'il avait rejoint les policiers dans le hall, la porte de M. Brown était bien entr'ouverte.

— En passant, avez-vous jeté un regard dans le cabinet de travail de l'infortuné financier ?

— Oui, dit M. Mokoline.

— Moi, je ne puis que répondre non, fit Jack Hawerston.

M. Darbon questionna alors l'associé de la victime :

— M. Brown était assis à son bureau, bien vivant, lorsque vous l'avez vu pour la dernière fois ?

— Il m'a même souri.

A ce moment, Me Loison prit la parole :

— Voilà qui innocente définitivement mon client et je vous demande d'en prendre acte. Alexandre Varnet se débattait entre les mains des policiers lorsque M. Brown était encore en vie.

Il développa d'autres considérations en faveur de son client et conclut en demandant la mise en liberté provisoire. Le juge d'instruction intervint avec vigueur, lui aussi :

— Je ferai droit à votre requête, maître, lorsque

votre client m'aura donné l'explication de la présence de la gaine du poignard dans sa poche et fourni toutes précisions pertinentes sur l'envoi des trois lettres de menaces, la rencontre avec un mystérieux personnage qui l'aurait convoqué à la banque le mercredi 15 juin, quatre heures de l'après-midi, sous l'étrange pseudonyme de l'Homme Rouge ? Je passe sur d'autres invraisemblances. S'il n'est assassin, Alexandre Varnet est bien le principal complice. Qu'il nous livre les noms de ceux qui ont fait de lui l'homme qui a détourné l'attention lorsque le forfait a été commis.

— Que la police fasse son devoir ! clama le défenseur.

— Elle ne faillira pas à sa tâche, maître.

Une discussion s'engagea qui n'apporta d'ailleurs aucun éclaircissement sur l'affaire elle-même. En sortant de cette reconstitution, l'inspecteur Gérard murmura :

— La lutte sera chaude ; mais tout de même, j'ai un soupçon sur quelqu'un.

CHAPITRE V

VÉRIFICATIONS TROUBLANTES

Durant les jours qui suivirent, la tâche de l'inspecteur Gérard et de ses collègues lancés à la poursuite de l'X mystérieux qui avait poignardé le banquier Brown fut ardue et minutieuse. Aucun indice sérieux ne permettait, trois jours plus tard, de désigner sans risque d'erreur le coupable. Il n'y avait qu'un complice sûr, Alexandre Varnet, dit l'Homme Rouge, et encore sa part de culpabilité dans l'affaire n'était-elle pas bien déterminée. Des points obscurs restaient à éclaircir.

Alexandre Varnet, interrogé pour la dixième fois, avait réitéré la version jugée puérile de sa rencontre avec un certain personnage, lequel l'aurait fait tomber dans un traquenard en l'envoyant à la banque, l'après-midi du drame.

— Je vous jure que je dis la vérité, s'entêtait-il, cet individu n'est pas sorti de mon imagination ; je l'ai vu, je lui ai parlé et si je lui ai obéi, je vous l'affirme de nouveau, c'est parce qu'il m'avait promis du travail.

— Décrivez-nous ce personnage ? lui demandait le juge d'instruction à chaque fois.

Le magistrat avait l'espoir de mettre le complice présumé en contradiction avec lui-même, mais la réponse ne variait pas :

— C'est exactement à l'angle droit du square Montholon que j'ai fait, pour mon malheur, cette rencontre. L'homme en question, qui me suivait depuis un moment, m'aborda et me demanda si je voulais travailler.

— Comment était cet homme ?

— Il marchait le dos voûté, le pas hésitant ; il était vêtu d'un complet marron, autant que j'ai pu le constater, car la nuit tombait ; j'ai mal distingué son visage : malgré la chaleur de cette soirée, il portait un foulard autour du menton et son feutre était rabattu sur les yeux.

Quant à la voix de cet étrange individu, Alexandre Varnet disait qu'elle n'était pas naturelle et semblait volontairement contrefaite.

L'inspecteur Gérard s'était donné pour tâche première d'éclaircir ce détail de l'enquête ; il avait interrogé les concierges des immeubles voisins du square, mais sans aucun résultat. Une dernière tentative devait lui apporter une curieuse révélation. Sans grand espoir, il questionnait la tenancière d'un kiosque à journaux proche lorsque celle-ci, à son heureuse surprise, se rappela :

— Je me souviens du couple dont vous me parlez. Je quittais mon kiosque que je venais de fermer lorsque mon attention fut attirée par les deux hommes causant sur le trottoir d'en face. Le colloque fut bref ; le plus jeune s'en alla vers la droite ; l'autre, à la démarche hésitante, partit vers la gauche et je le suivis durant quelques instants, puisque c'était mon chemin.

— Jusqu'où ?

— Mes souvenirs ne sont pas précis, mais ce que je puis vous rapporter et ce qui me surprit fort, c'est que le vieil homme en question redressa la taille, quitta sa démarche tremblante à cent mètres de là et disparut parmi les passants.

— Très curieux, en effet.

— Pourquoi cette comédie ? me demandai-je. Et puis, je ne prêtai pas autrement attention à cet incident.

Le policier avait écouté, très intrigué, cette déposition.

— Ainsi, il n'a pas menti, murmura-t-il.

Il revint ce soir-là quai des Orfèvres en se disant qu'il n'avait pas perdu sa journée. Il se disposait à rendre compte de ce fait au juge d'instruction lorsque son collègue, l'inspecteur Mignard, pénétra dans son bureau :

— J'ai le renseignement, dit-il.

— Alors, nous n'allons pas moisir ici. Parlez.

— J'ai soumis, comme convenu, à un certain nombre de marchands d'armes blanches le poignard dont s'est servi le meurtrier. Tous m'ont dit, comme nous nous y attendions, qu'une telle arme n'avait jamais été achetée en France et probablement même en Europe.

— De quelle partie du monde, alors ?

— Ils ne se sont pas montrés affirmatifs; pourtant, l'un d'eux, l'expert armurier Chazet, m'a déclaré que cette sorte de poignard pouvait provenir de l'Amérique du Sud.

— C'est un renseignement précieux.

— Aussi bien suis-je venu vous l'apporter sans tarder.

— Vous avez bien fait.

— D'autre part, certains armuriers m'ont conseillé de rendre visite à un collectionneur, le père Mousseron, qui a rassemblé les plus belles panoplies qui existent au monde de poignards, stylets, dagues, couteaux, etc., de tous les pays, de toutes les époques, depuis qu'on a fabriqué des lames.

— En effet, j'ai entendu parler de ce collectionneur.

— Le père Mousseron habite une villa de Neuilly où il a réuni tous ses trésors.

— Je me rends tout de suite chez cet homme.

L'inspecteur Mignard remit le poignard à son collègue, lequel n'entendait pas renvoyer à demain une vérification aussi importante, susceptible de les aiguiller sur une piste.

Il héla un taxi et se fit conduire au domicile du collectionneur. Il était huit heures du soir et lorsqu'il sonna à la grille de la petite propriété, personne ne répondit et pourtant une lueur glissant au long d'une fenêtre du rez-de-chaussée indiquait que le maître de céans était bien là. Il fit fonctionner vigoureusement le timbre de la sonnette. Alors, on entendit une serrure grincer sous l'action de la clef; la porte de la maison s'entr'ouvrit et une voix furieuse glapit :

— Qui est là et que me voulez-vous ?

L'inspecteur Gérard lança :

— Police !

Le père Mousseron ouvrit la porte et descendit en hésitant les trois marches du perron; sa taille exiguë disparaissait dans les plis d'une houppelande rougeâtre qui lui descendait jusqu'aux pieds.

— Qu'y a-t-il donc ? s'inquiéta-t-il.

Il essaya de parlementer à travers la grille :

— Ce n'est pas une heure pour déranger un vieil homme. Ne pourriez-vous pas revenir demain matin ?

— Impossible, cher Monsieur. Mais laissez-moi m'excuser du dérangement que je vous cause et si le motif qui m'amène ici n'était pas très sérieux, sachez bien que je ne me permettrais pas d'insister.

— Vous m'effrayez, tergiversa encore le collectionneur qui, encore méfiant, restait sur la défensive.

Le policier lui montra sa plaque d'identité. Le père Mousseron convaincu de la qualité de son visiteur tardif consentit enfin à le recevoir.

— Vous avez entendu parler du crime de la rue Laffitte, cher Monsieur, commença le policier, et votre attention a peut-être été attirée par la description de l'arme du crime ?

Le père Mousseron esquissa un sourire et ouvrit toute grande sa porte à celui qui lui parlait de ce qui lui était le plus cher : les armes blanches.

— En effet, et j'ai acheté tous les journaux qui donnaient la photo de ce poignard. On est collectionneur ou on ne l'est pas, n'est-il pas vrai ?

— Comme je vous comprends.

L'inspecteur Gérard poursuivit :

— Nous hésitons sur l'origine de cette arme. A qui nous adresser de plus qualifié, de plus compétent que M. Mousseron ?

Le vieillard se frotta les mains : le compliment lui avait été au cœur; il avait abandonné son attitude rébarbative et à présent ouvrait grandes les portes de sa singulière habitation dont huit pièces sur dix étaient occupées par les ensembles de ses collections.

L'inspecteur Gérard dut flatter la manie du collectionneur et se pâmer devant les spécimens d'armes exposés. Cependant, il n'en oubliait pas le motif de son déplacement et sortant de sa poche le poignard qui avait tué le banquier de la rue Laffitte, il proféra :

— Je suis persuadé que vous possédez une arme de ce genre ?

Le vieil homme opina de la tête :

— Vous avez raison; elle ne manque pas à ma collection.

Il conduisit son visiteur vers une panoplie qui occupait le mur latéral droit d'une pièce du second étage :

— Nous quittons les armes anciennes dans ce secteur.

— Donc, si j'interprète bien, le poignard que voici est moderne.

— En effet.

Le policier lut au-dessus de la panoplie qu'on lui

montrait : « Armes modernes ». Le père Mousseron commenta :

— A droite, voici tout un attirail provenant des principales bandes de gangsters qui ont sévi à Chicago, il y a une dizaine d'années.

— Chaque bande possédait-elle donc des armes qui lui étaient propres ?

— Oui, des armuriers clandestins, complices de ces bandes, fabriquaient pour elles des armes qui les distinguaient très nettement les unes des autres.

L'inspecteur Gérard s'exclama en désignant une pièce :

— Mais voilà un poignard tout à fait semblable !

Le collectionneur procéda à la vérification avec minutie et convint :

— Il n'y a pas d'erreur possible : c'est la même fabrication.

— Ainsi, le poignard de la rue Laffitte arrive de Chicago ?

— Par des détours, probablement, mais l'origine est indiscutable, et je puis vous donner des précisions.

— Je vous en serais reconnaissant.

Le père Mousseron redescendit au rez-de-chaussée avec son visiteur qu'il ne cherchait plus à éloigner de chez lui. Ils se trouvèrent devant une bibliothèque à trois portes.

— Donnez-moi le temps d'effectuer des recherches dans mes registres.

A chaque arme des collections était étiqueté un numéro qui avait son correspondant dans un de ces registres.

— Voyons, le numéro 965, fit le vieillard en compulsant le volumineux cahier. Ah ! le voici.

Il lut cependant que le policier suivait par-dessus son épaule :

« Numéro 965. Ce poignard appartint à la fameuse bande des *Genoux à la croix*, ainsi appelée parce que ses adeptes, au nombre de vingt, portaient au genou un tatouage rouge représentant une croix.

Cette association des malfaiteurs était commandée par un nommé Xaekas, d'origine grecque.

« Cette bande qui avait commis de nombreux forfaits dans la banlieue de Chicago, assassinant plusieurs riches propriétaires qui s'étaient refusés à payer les fortes rançons exigées, fut capturée au cours d'une rencontre avec la police. Trois seulement de ses membres purent échapper au coup de filet. Les dix-sept gangsters furent condamnés soit à la peine de mort, soit à la prison perpétuelle. »

— Vous voilà satisfait, j'espère ? dit le père Mousseron.

L'inspecteur Gérard ne l'était qu'à demi. Pour lui, la notice était bien succincte; il l'aurait voulu plus détaillée et il en fit part au maître de céans. Ce dernier frotta de son index osseux l'aile droite de son nez et, après avoir réfléchi, émit :

— Vous pourriez peut-être consulter avec profit les journaux américains de l'époque, lesquels relatèrent certainement en longueur les exploits des *Genoux à la croix.*

— Excellente idée et je n'y manquerai pas, remercia le policier.

Il possédait à présent tous les renseignements que pouvait lui procurer le collectionneur. Aussi bien prit-il congé.

— Au plaisir de vous revoir, le salua le vieil homme tout à fait amadoué.

— Au prochain crime, fit l'inspecteur Gérard en franchissant le petit perron.

Cette nuit-là, le petit bureau du quai des Orfèvres où travaillait l'inspecteur Gérard demeura longtemps éclairé. Jusqu'à deux heures du matin, le policier confronta les notes qu'il avait recueillies depuis quatre jours sur l'affaire de la rue Laffitte.

— Cela ne prend pas trop mauvaise tournure, se dit-il.

Il rédigea un câblogramme à destination du district policier de Chicago :

— Voilà qui sera fait pour demain matin.

Un document que lui avait laissé un de ses collaborateurs retint ensuite son attention. Il lut :

« Miss Dorothée Margarey que nous avons revue cet après-midi nous a fait part de certaines craintes qu'elle éprouvait depuis la mort tragique de son fiancé. »

A la suite de ces lignes, l'inspecteur avait écrit :

« L'attitude de cette jeune femme m'a semblé assez singulière. »

L'inspecteur Gérard réfléchit, puis se parla :

— Il me semble qu'un coup d'œil de ce côté s'impose.

Il compulsa d'autres fiches concernant la vedette d'Hollywood et conclut :

— L'amour a-t-il joué un rôle dans le drame ?

Il ne se répondit pas, mais répéta :

— Oui, un coup d'œil... Mais il s'agit d'y aller doucement afin de ne pas effaroucher la personne.

CHAPITRE VI

CHASSÉS-CROISÉS

Le lendemain matin, l'inspecteur Gérard décida de se rendre avenue Friedland, chez Dorothée Margarey. D'accord avec le juge d'instruction, il omit volontairement d'avertir de sa visite la vedette d'Hollywood, qui avait été la fiancée du banquier Brown.

Pressentant quelques complications dans ses filatures de la journée, il avait obtenu la disposition d'une auto de service. Vers onze heures, il se faisait conduire au domicile de l'artiste, mais prenait la précaution de se faire arrêter à une cinquantaine de mètres de l'immeuble.

Ses pressentiments le trompaient rarement. Se dirigeant à pied vers la porte d'entrée de la maison, il constata qu'une auto qu'il connaissait stationnait le long du trottoir, juste en face.

— Tiens, M. Mokoline est chez elle, fit-il.

Il avait à peine émis cette remarque que l'associé de M. Brown sortait de l'immeuble et gagnait sa voiture. Le policier avait fait un brusque mouvement de côté pour ne pas être vu; en effet, M. Mokoline ne l'aperçut point et sautant au volant, disparut vers les Champs-Elysées.

L'inspecteur Gérard monta à l'étage de miss Dorothée Margarey et sonna; la femme de chambre vint lui ouvrir; il se présenta, déclinant sa qualité. La domestique alla l'annoncer à sa maîtresse, puis revint :

— Mademoiselle vous exprime ses regrets, mais elle ne peut vous recevoir ce matin.

Le policier sourit et déclara :

— Je m'excuse d'insister, mais je vous prie de dire à miss Dorothée Margarey que je dois obtenir d'elle une entrevue immédiate.

Il ajouta après un bref silence et avec un air entendu :

— D'ailleurs, je ne crois pas être la première visite que recevra votre maîtresse.

La soubrette joua l'ignorance :

— Je ne sais ce que Monsieur veut dire.

— Votre patronne, elle, le saura.

— Je vais voir, Monsieur.

Elle disparut pour la seconde fois, puis au bout d'un instant revint :

— Miss Margarey va vous recevoir.

Il attendit encore quelques minutes et la jeune star de l'écran apparut et invita le visiteur à entrer dans le petit salon attenant à la chambre.

— Je suis très fatiguée, Monsieur, murmura-t-elle, toutes ces émotions m'ont brisée et j'avais donné la consigne...

— Je sais, Mademoiselle, et je vous suis d'autant plus reconnaissant d'être revenue sur votre décision en ma faveur; les besoins de l'enquête m'ont obligé à insister.

— M. Mokoline était venu liquider quelques détails d'une succession qui m'intéresse; c'est pourquoi je ne pouvais lui condamner ma porte.

— Je m'en suis douté.

Elle s'était assise sur une bergère tandis que le policier s'asseyait sur une chaise qu'on lui avait désignée.

— Que puis-je pour votre service ? dit miss Dorothée, je ne sais rien ou si peu.

— Si vous n'aviez pas reçu, de votre côté, une lettre de menace signée l'Homme Rouge, l'attention des enquêteurs se serait peut-être détournée de vous après l'interrogatoire d'usage, mais vous étiez visée tout particulièrement avec la malheureuse victime.

Miss Dorothée Margarey passa un petit mouchoir de linon bleu sur ses yeux embués d'une larme; elle soupira en hochant la tête. L'inspecteur Gérard la regarda avec insistance.

— Joue-t-elle la comédie ou est-elle sincère ? se demanda-t-il.

Il ne put se répondre et poursuivit ses observations tout en parlant.

— Vous n'avez aucune idée de la personnalité de l'expéditeur de ces missives étranges ? C'est ce que vous avez répété à l'instruction. Une question : M. Brown n'avait-il pas un rival ?

Elle sembla chercher, les yeux vagues, puis renseigna :

— Toutes les vedettes suscitent plus ou moins de ces passions éphémères auxquelles elles ne prêtent aucune attention. J'ai été l'objet, au cours de ma carrière, de déclarations d'amour, mais M. Brown était le seul, je le jure, qui ait été admis à me faire la cour. C'était mon fiancé.

— Je ne l'ignore pas et croyez bien que je ne me permettrait pas cette incursion dans votre vie privée si les exigences de mon métier ne m'en faisaient un devoir.

Elle s'inclina devant les raisons qu'il invoquait. L'entretien se poursuivit par l'échange de propos sur le genre d'existence que menait la victime; puis brusquement le policier revint sur un sujet qui semblait l'intéresser tout spécialement :

— Depuis la mort tragique de votre fiance, n'avez-vous pas été de nouveau menacée ?

— Comme je l'ai dit à votre collègue, je vis depuis ce moment dans une ambiance de frayeur.

— Quels faits précis vous inspirent ces craintes ?

Elle hésita, puis avec effort parla :

— Ce ne sont peut-être que des idées, mais j'ai l'impression qu'on guette mes sorties, qu'on surveille mes actes et cela dans un but que je ne puis définir. Par bonheur...

Elle s'interroompit, mais l'inspecteur Gérard la pressa de poursuivre :

— Vous avez dit : par bonheur ? Quelle est votre pensée ?

— M. Mokoline qui m'a toujours témoigné une grande sympathie et qui, comme vous le savez, était l'associé dévoué de mon fiancé, a bien voulu me promettre sa protection.

— C'est très bien de sa part.

Il y avait un peu d'ironie dans la voix du policier qui continua :

— L'affectueuse sollicitude de M. Mokoline vous est précieuse en des heures si douloureuses.

— Il s'est mis entièrement à ma disposition et s'est chargé de ma sauvegarde.

— Est-ce lui qui vous a conseillé de fermer votre porte aux policiers ?

En posant cette question, il avait fixé la jeune femme; elle devina le soupçon et répondit :

— M. Mokoline n'a en vue que mon intérêt; il s'est montré très affecté en me voyant si accablée et a cru bien agir en me conseillant d'éviter les visites.

— Certes, l'intention est louable.

La jeune femme s'était levée pour manifester sa fatigue; le policier comprit et se dirigea vers la porte; une fenêtre se trouvait à sa droite; il jeta machinalement un regard dans la rue et aussitôt s'immobilisa devant la croisée :

— Mais je ne me trompe pas ; voyez là-bas sur l'autre trottoir, juste en face, c'est bien M. Jack Hawerston ?

— En effet, murmura-t-elle. Encore lui !

Ces mots n'avaient pas échappé au détective qui sollicita des précisions :

— Encore lui, avez-vous dit ? Ce jeune homme vous importune-t-il donc ?

Elle haussa les épaules et déclara :

— Il ne se permet pas de monter jusque chez moi.

— Il se contente d'admirer vos fenêtres ?

— Je ne puis empêcher les passants de s'arrêter devant la maison où j'habite.

— Evidemment, mais le secrétaire particulier du banquier Brown n'est pas un passant.

— Pour moi, il n'est pas davantage.

— A-t-il l'habitude de stationner ainsi en contemplation ?

— J'ai surpris son manège à deux ou trois reprises..

— Avant la mort de M. Brown, ou depuis ?

— Depuis, car ce garçon semblait m'ignorer du vivant de mon fiancé.

— Assez étrange, en vérité, se dit à part lui l'inspecteur Gérard en regardant les allées et venues du jeune homme.

Ce dernier paraissait guetter quelqu'un. Le policier s'enquit :

— Avez-vous signalé à M. Mokoline les assiduités oculaires de ce subordonné ?

— Je n'y ai pas manqué et il s'en est montré fort irrité. Je ne serais pas étonnée que ce garçon fût congédié.

— Ce ne serait peut-être pas une solution, fit l'inspecteur Gérard.

— Qu'entendez-vous par là ?

— Simple remarque, se contenta-t-il de répondre.

Apercevant Jack Hawerston sur le point de remonter dans sa petite « deux places » qui l'avait amené, il prit congé en hâte de miss Dorothée Margarey :

— Excusez-moi de ce départ précipité, mais je suis curieux de savoir où va ce jeune homme.

Il dévala l'escalier et sautant dans son auto se mit à la poursuite de l'ex-secrétaire de M. Brown. Jack Hawerston l'entraîna du côté de la gare Saint-Lazare, puis lui fit remonter la rue de Rome, tourner dans la direction du boulevard de Clichy. Enfin, la petite voiture stoppa. Le policier s'arrêta de son côté à cent mètres de là et se mit à observer par la vitre le manège de celui qu'il pistait.

— Que veut donc cet animal ? se dit-il.

A sa grande surprise, il aperçut Jack Hawerston se dirigeant vers un petit bar proche où était déjà attablé, à la terrasse, un autre personnage connu du drame : Jim, le garçon du hall.

— Quelle combinaison assemble ces deux hommes ? se questionna le détective.

Brusquer les choses, c'est-à-dire interrompre le colloque des deux jeunes gens en se dressant devant eux, ce n'était pas là de la bonne tactique. Il résolut de les lâcher pour mieux les prendre un autre jour.

Quelques instants plus tard, il regagnait le quai des Orfèvres et rendait compte à M. Darbon de ses différentes missions. Le magistrat en profita pour faire le point avec lui :

— A ce jour, au lieu de se démêler, l'affaire se complique : voici Jack Hawerston et Jim dans le bain.

— Et n'oublions pas M. Mokoline.

— Celui-là me semble vouloir jouer les remplaçants. Dame, miss Dorothée Margarey est une bien jolie femme et ce pauvre Brown ne tardera pas à avoir un successeur dans l'intimité de l'exquise vedette.

Il sourit à cette éventualité; mais l'inspecteur Gérard ne partagea pas son opinion :

— M. Mokoline est un personnage qui m'inquiète, déclara-t-il, et je me demande...

— Allons, mon cher inspecteur, ne courez pas après ce gibier. Vous avez lu la fiche le concernant?

— Je me rappelle fort bien : cent mille livres de rente et une situation de premier ordre sur la place.

— On ne fait pas de bêtises lorsqu'on a une telle situation.

— La situation n'a parfois aucun rapport avec certains gestes.

— Que vous êtes ténébreux, aujourd'hui ! Enfin, c'est votre rôle d'éparpiller les soupçons, mais il faudra bien en terminer avec ce jeu.

— Croyez bien, monsieur le juge, que c'est ma plus ardente volonté.

Sur ces mots, il quitta le juge d'instruction. Sa journée n'était pas terminée; comme la précédente, elle devait se prolonger tard dans la nuit. Il attendait en effet un câblogramme du district policier de Chicago en réponse à ses demandes.

Vers minuit, la dépêche lui parvint enfin, mais elle ne satisfaisait qu'à moitié sa curiosité; elle était ainsi conçue :

« Les trois individus en question ont gagné l'Europe voici une dizaine d'années. Impossible de transmettre signalements. Documents suivent. »

— Jamais je n'aurai la patience d'attendre six jours, maugréa le policier, et le juge d'instruction pas plus que moi. Il va falloir user d'audace.

Il soupira, puis après un temps de réflexion il ouvrit son tiroir dans lequel était rangé des notes et photos intéressant l'affaire de la rue Laffitte.

Parmi ces documents, il y avait la photo des trois lettres de menaces dont les originaux figuraient au dossier du juge d'instruction.

— J'ai l'impression que si je pouvais aller chez lui...

Il n'acheva pas sa phrase et prit dans le tiroir une loupe; il promena celle-ci sur les lettres et s'exclama :

— Cet O est celui qui me livrera la clef du mystère ? Oui, mais comment me procurer cette preuve irréfutable ?

Impatient, contrairement à son habitude, il frappa du poing la table, répétant :

— Il faudra bien que cet O me livre son secret.

La loupe repassa de nouveau avec lenteur sur les photos.

— Avant quarante-huit heures je serai fixé.

CHAPITRE VII

LA LETTRE O

Ce matin-là, au cours de son entrevue avec M. Darbon, le juge d'instruction, l'inspecteur Gérard regretta une fois de plus comme ce dernier l'absence d'empreintes digitales sur le poignard qui avait traversé la poitrine de l'infortuné banquier Brown.

— C'est vraiment rare qu'une arme ayant servi à un meurtre soit indemne d'un contact humain, déclara le magistrat.

— Je le déplore comme vous.

— J'ai téléphoné ce matin encore au chef de l'identité judiciaire pour obtenir confirmation. La réponse est catégorique : aucune empreinte.

— Cela me laisse très perplexe, comme vous, monsieur le juge.

— Doit-on penser que le criminel ait eu la présence d'esprit de mettre des gants ?

— On peut en tirer cette déduction.

— Vos recherches ont-elles porté déjà sur ce point énigmatique ?

— Je n'y ai pas manqué et mes collègues Mignard et Lacoude ont effectué des recherches dans ce sens durant toute la journée d'hier.

— Le résultat, je vous prie ?

— De toutes les personnes présentes à l'étage de la direction au moment du drame, une seule était gantée.

— Et laquelle ?

— M. Solens.

— Ce client de la banque Brown, Mokoline and Co qui venait essayer de conclure un emprunt?

— En effet, et je comptais enquêter sur son cas avec une attention toute particulière.

— Certes, c'est une présomption

— Sera-ce une certitude ce soir ? On ne peut s'avancer, mais un élément défavorable vient s'ajouter aux suspicions qu'on peut porter contre ce témoin.

— Ah ! oui, dans un de vos derniers rapports, vous faites allusion à une lettre très caractéristique écrite par le nommé Solens.

— J'ai obtenu le texte de cette lettre dans la soirée d'hier, à la suite de recherches effectuées dans les archives de la banque.

Il tendit au juge d'instruction un papier que celui-ci lut à demi voix :

« Monsieur,

« Si je n'arrive pas à décider MM. Brown et Mokoline à propos de ce prêt, il est évident que je me trouverai réduit aux pires extrémités... »

— Aux pires extrémités, répéta en hochant la tête le magistrat. Voici qui constitue une menace non déguisée.

— En tout cas, c'est une piste à suivre.

— Elle m'apparaît comme capitale.

— Ce soir même, je compte vous communiquer mon opinion.

L'entrevue prit fin sur ces mots. Cependant, l'inspecteur Gérard ne se rendit pas au domicile de Solens, témoin suspect, comme on eût pu le croire. Après avoir consulté sa montre qui marquait neuf heures et demie, il prit un taxi et se fit conduire place Péreire, non loin de l'immeuble où habitait M. Mokoline.

— C'est l'heure où il se rend à sa banque, se dit-il.

Il ne tenait pas à rencontrer le financier; en effet, il prit l'autre trottoir et se tint dans l'encoignure d'une porte cochère d'où il voyait la maison de l'associé de M. Brown.

— La voie est libre, murmura le policier.

Après avoir suivi des yeux l'auto qui tournait

l'avenue Wagram, il quitta sa cachette et traversa. Sans rien demander à la concierge, il gagna l'appartement du banquier dont il entendait probablement mettre à profit l'absence, selon toute vraisemblance.

La bonne qui lui ouvrit manifesta quelque surprise en apprenant la qualité du visiteur.

— Monsieur est parti pour sa banque, comme chaque matin, dit-elle. Vous le trouverez certainement rue Laffitte.

— Quel dommage de ne pas l'avoir rencontré avant son départ ! fit le policier en simulant le désappointement.

La domestique n'avait aucune raison de douter de ses regrets et renouvela son invite en vue de diriger le détective vers la banque.

— Evidemment, c'est bien mon intention.

Tout en parlant, il inspectait les lieux; puis il sembla hésiter et demanda :

— J'ai un mot à laisser à M. Mokoline, car décidément il ne m'est pas possible d'aller le voir ce matin. Pourrais-je rédiger un mot à son intention, s'il vous plaît ?

La servante allait lui désigner une petite table qui se trouvait dans l'antichambre, mais il poussa une porte, celle du cabinet de travail qu'il avait repéré.

— Ne vous dérangez pas, Mademoiselle, déclara-t-il du ton de quelqu'un qui ne se gêne pas, j'ai trouvé de quoi écrire mon petit mot.

Avant que la bonne ait eu le temps de l'en empêcher, il s'était assis au bureau et tirait un stylo de sa poche, mais aussitôt poussait une exclamation qui trahissait une contrariété :

— Zut ! voilà encore qu'il ne marche pas.

Et, sous les yeux de la domestique de plus en plus surprise, il avisa la machine à écrire qui se trouvait dans un angle du bureau, sur une petite table.

— Mais voilà qui va faire mon affaire !

Aussitôt dit, aussitôt fait ; il relevait le capot de fer qui couvrait la machine et passant un papier sous le rouleau, il se mettait à taper un mot.

— Comme c'est pratique ! apprécia-t-il.

— Dame oui, convint la servante.

Elle pensait que cet homme ne s'embarrassait pas des convenances et savait se servir lui-même. L'inspecteur Gérard ne fut probablement pas satisfait de la première version de sa copie, car il la retira avec brusquerie et s'écria :

— Ce n'est pas cela ! Je recommence.

Il glissa de nouveau un papier sous le rouleau et écrivit :

« Monsieur,

« Je reviendrai demain vous voir avant votre départ pour la banque.

« Croyez en ma considération,

« Inspecteur GÉRARD. »

— Voilà qui est fait, dit-il en remettant le mot à la bonne.

Cependant, il n'avait pas déchiré la première copie et l'avait fait disparaître adroitement dans la poche de son veston, à l'insu de la domestique. Il se leva d'apparence fort satisfait et manifesta son contentement d'avoir été bien reçu en plaçant dans la main de la bonne une pièce de dix francs.

— Monsieur est bien bon, remercia-t-elle avec déférence.

Ce geste généreux lui avait gagné la sympathie de la jeune femme. De son côté, il pensait qu'il n'avait pas payé trop cher le document qu'il remportait.

— Au revoir, Mademoiselle, s'inclina-t-il avec amabilité.

Dans l'escalier, il se prit à siffloter un refrain; un sourire éclairait son visage. Dans le taxi qui le ramenait quai des Orfèvres, il prit dans sa poche le mot dactylographié par lui-même : c'était une suite de lettres sans aucun sens, mais où figuraient tous les caractères du clavier. La lettre O fut de sa part l'objet d'un examen attentif et il conclut après un moment :

— Cet O est le même ou je me tromperais fort.

Il se plongea ensuite dans une méditation dont il ne devait sortir que pour donner au chauffeur une

autre adresse que celle qu'il lui avait lancée en montant dans la voiture.

— Rue Laffitte, à la banque Brown et Mokoline.

M. Mokoline arrivé à son bureau depuis une petite heure donnait des ordres à ses chefs de service lorsque le garçon de bureau lui annonça la visite de l'inspecteur Gérard. Le banquier esquissa une moue d'ennui :

— Encore lui ! murmura-t-il.

Cependant, il comprit qu'il ne pouvait éviter l'entrevue et remit à une heure plus tard le conseil de ses chefs de service. Le policier fut introduit et tout de suite devina qu'on se serait bien passé de sa visite.

— Excusez-moi, dit-il, mais j'ai besoin d'un renseignement.

— Important ?

— Un détail, mais une enquête n'est faite que de détails d'apparence insignifiants et qui par la suite sont écartés ou bien prennent de l'ampleur.

— Je suis un peu pressé ce matin, comme vous voyez; à présent, je dois assumer le travail de mon malheureux associé. Enfin, parlez ; si je puis vous être utile, je me mets à votre disposition.

L'inspecteur Gérard raconta qu'il était allé au domicile du financier dans l'espoir de le rencontrer avant son départ. M. Mokoline plissa le front : cette poursuite après lui, de la place Péreire à la rue Laffitte, lui paraissait exagérée. Le policier poursuivit :

— Je vous ai laissé un mot, car je ne pensais pas pouvoir disposer d'un moment pour venir jusqu'ici.

— Vous avez fort bien fait, émit le financier sans conviction.

L'inspecteur Gérard demanda :

— Pourriez-vous me dire si les secrétaires ou les dactylographes que vous employez ici travaillent occasionnellement chez vous, place Péreire ?

M. Mokoline fronça les sourcils, cherchant à comprendre le sens de cette question.

— Ce dont je me préooccupe là, le rassura le dé-

tective, a tout simplement pour but de connaître les déplacement habituels du personnel de votre secrétariat.

Le banquier répondit :

— Il arrive en effet que Robert Gallais, qui est attaché tout particulièrement à mon service, vienne achever un travail chez moi ou, si je ne me rends pas à la banque, m'apporte à domicile ma correspondance.

— Et M. Jack Hawerston ?

— C'était le secrétaire particulier de Mr Brown.

— Et les deux dactylographes, Mlles Gilberte et Janine ?

— Il est arrivé qu'elles aussi se rendent à mon domicile.

— Sont-elles allées place Péreire ces derniers quinze jours ?

M. Molokine parut excédé de cette suite de questions jugées par lui futiles :

— Mais où voulez-vous en venir ? Auriez-vous recueilli sur mon personnel des renseignements défavorables ?

— Ne le croyez pas, mais je me livre à une enquête assez poussée sur tous les témoins du drame et en particulier sur les personnes qui ont vu les dernières ce pauvre M. Brown.

— C'est votre devoir, convint le banquier.

L'inspecteur Gérard se retira, probablement après avoir obtenu ce qu'il était venu chercher. Pourtant, il arborait un visage soucieux et lorsqu'il eut quitté la banque Brown, Molokine and Co, son air peu satisfait s'accentua.

— Voici qui contrarie mes déductions, se disait il tout en descendant à pied la rue Laffitte dans la direction des grands boulevards. Si M. Molokine s'était servi seul de cette machine à écrire, j'étais fixé; à présent que j'ai appris que Robert Gallais, le secrétaire particulier, et les deux dactylographes l'utilisaient également à l'occasion, cela complique les investigations.

Avant de regagner son bureau de la Police Judi-

ciaire, il accomplit la démarche qu'il avait annoncée au juge d'instruction; on se rappelle qu'il devait voir M. Solens, l'homme aux gants. Ce dernier, commissionnaire du Sentier, travaillait dans un petit rez-de-chaussée, au fond d'une cour. Lorsqu'il aperçut le policier, l'homme manifesta de la nervosité; il n'ignorait pas que la découverte d'une lettre de menace signée de lui constituait un élément d'accusation à son encontre.

— Tout de même, expliqua-t-il à l'inspecteur Gérard en faisant de grands gestes, vous n'allez pas prendre au sérieux un mot écrit sous l'empire de la colère ?

— En tout cas, cet incident regrettable pour vous doit être tiré au clair.

A part lui, il estimait que cette lettre imprudente était loin de charger le commissionnaire et de l'identifier à l'auteur anonyme des missives dactylographiées. Ce raisonnement se tenait et le policier admettait difficilement que le coupable se fût désigné lui-même à l'attention de la justice avant de commettre son crime. Il n'y avait là, semblait-il, qu'une malheureuse coïncidence.

— Nous aviserons. La lettre, les gants... Que voulez-vous ? Ce sont là des matérialités qu'il nous est impossible de négliger.

CHAPITRE VIII

DIX ANS EN ARRIÈRE

Le lendemain matin, septième jour de l'enquête, l'inspecteur Gérard qui venait d'avoir un entretien assez mouvementé avec M. Darbon, lequel s'impatientait, se rendait dans les bureaux d'une agence de presse parisienne servant de correspondante à plusieurs journaux américains. Il avait annoncé sa visite au directeur, M. Gardner.

— Hello ! s'écria ce dernier lorsque le policier pénétra dans son bureau. Quel service puis-je vous rendre ? Ce serait bien mon tour.

— En effet, dit le détective en s'asseyant, cette fois, je viens vous interviewer.

Le journaliste s'esclaffa bruyamment à cette repartie qui renversait les rôles, et appuyant amicalement la main sur l'épaule de son visiteur :

— Très heureux de vous rendre la pareille, mais je crois que vous exagérez mes possibilités.

— Aucunement, je viens me documenter à la source.

— *All right !* Veuillez causer.

— Vous vous tenez au courant du crime de la rue Laffitte ?

— Nous n'y manquons pas ; il s'agit d'un citoyen américain.

— Donc, votre intention a probablement été attirée par les particularités de l'arme qui a frappé la malheureuse victime.

— Certes, mais c'est un point que l'enquête n'a pas encore éclairci.

— Le voile va peut-être s'écarter.

— Mes compliments.

— Ce n'est pas encore l'heure des congratulations, mais cette heure, vous pouvez la hâter. Je puis sortir d'ici avec un renseignement qui décidera du résultat des recherches que nous menons vainement depuis une semaine.

M. Gardner écarquilla des yeux ronds derrière ses lunettes d'écaille :

— Vous m'intriguez, mon cher.

L'inspecteur Gérard exposa sa requête :

— J'ai besoin d'une documentation sur une affaire qui s'est déroulée chez vous, à Chicago, il y a une dizaine d'années. Possédez-vous la collection des grands journaux américains ?

— Evidemment et si vous voulez les consulter, à votre disposition.

— Mais il me faudra votre collaboration; je ne possède de votre langue que des rudiments.

— Je me ferai votre traducteur.

— J'accepte avec reconnaissance.

— De quoi s'agit-il ?

— Il y a une dizaine d'années, une bande de redoutables gangsters, la bande des *Genoux à la croix,* terrifiait Chicago.

— Je me trouvais en Amérique à cette époque et je me rappelle fort bien les exploits de cette association de malfaiteurs.

— Leur manière d'opérer était assez caractéristique et ils se servaient d'une arme redoutable : un poignard très effilé à la garde plate.

— Je ne me souviens pas de ce détail, il y a si longtemps. Mais, dites-moi, le poignard qui a tué M. Brown me semble ressembler comme un frère à celui qu'utilisaient les *Genoux à la croix,* d'après ce que vous venez de me dire ?

— Vous y êtes, mon cher Gardner.

— Mais voilà un détail encore inédit dont aucun journal n'a parlé ?

— Je me suis bien gardé de divulguer ce détail, et cela dans la crainte d'éveiller l'attention du coupable.

— Ah ! ces policiers, quels petits cachottiers !

— Et je vous demande de garder le secret sur ce que je viens de vous révéler; il y va de l'arrestation du meurtrier.

M. Gardner se gratta le menton du bout de son crayon bleu et esquissa une moue qui fit sourire le policier :

— Je réalise le drame qui se déroule en vous, mon cher, dit-il en accentuant son sourire. Demander à un bon reporter comme vous de garder le silence sur un détail sensationnel qu'il vient d'apprendre, c'est lui imposer un acte d'héroïsme.

— Vous pouvez le dire ! soupira le journaliste américain. Mais...

— Je devine ce que vous allez me dire. Entendu ! Lorsque le fait pourra être publié sans inconvénient pour l'enquête, je vous passerai en priorité un coup de téléphone et vous pourrez faire état du renseignement.

— C'est juré ? *All right !*

Cette entente conclue, M. Gardner entraîna le po-

licier dans un petit local qui servait de bibliothèque et consultant les rayons s'arrêta devant un haut et épais volume :

— Nous allons certainement dénicher le renseignement dans cette année-là.

Il étala le volume sur une tablette et se mit à le compulser. Les recherches aboutirent au bout d'un quart d'heure.

— Nous y sommes ! s'exclama le journaliste en montrant un titre sur trois colonnes et des photos.

— Et voici le poignard !

En effet, dans un angle de la page, on pouvait voir la photo de l'arme.

— Je vous en prie, Gardner, traduisez-moi tout ce qui concerne cette bande ?

— Vous y êtes ? Alors, prenez des notes.

L'inspecteur Gérard n'avait pas attendu ce conseil et avait tiré un bloc-notes et son stylo de sa poche. Le travail de traduction dura plus d'une heure, mais le journaliste et le policier ne s'aperçurent pas de la durée du temps, leur esprit suivant avec passion la série d'exploits sanglants de la terrible bande des *Genoux à la croix*.

Il y eut un passage que le détective pria son traducteur bénévole de répéter, ce fut celui contenant des détails sur le fameux poignard.

— Alors, Gardner, vous m'avez bien dit que la garde du poignard était plate pour des raisons très particulières ?

— *Yes*, les *Genoux à la croix* ne frappaient pas leurs victimes comme les autres bandits; entraînés au maniement de cette arme spéciale, ils l'envoyaient à distance et avec une habileté et une adresse incroyables.

— Je reconstitue la phase du drame, murmura le policier.

Le journaliste américain aussi intrigué que l'inspecteur continua en suivant du doigt les lignes qu'il traduisait :

— Les malfaiteurs procédaient de deux manières pour frapper leurs victimes à des distances allant

jusqu'à six mètres; tantôt ils allongeaient l'arme sur la paume et les doigts tendus de leur main droite et dans un mouvement de recul et d'avance du bras projetaient, droite, l'arme ; tantôt ils saisissaient entre le pouce et un doigt la pointe du poignard et le lançaient sur leur victime; la lame touchait son but après avoir tournoyé sur elle-même trois ou quatre fois, suivant la distance...

— Voilà comment s'explique le crime de la rue Laffitte. Personne n'est entré dans le bureau, certes, et le poignard a été envoyé du secrétariat, par la porte entr'ouverte.

— Mais qui a commis ce forfait ?

L'inspecteur Gérard mit un doigt en travers de sa bouche :

— Chut !

— Dites-le-moi, je vous promets sur l'honneur de garder le secret.

— Je vous crois, mais je vous avoue que je ne sais pas encore qui a assassiné ce pauvre M. Brown.

— Vos soupçons se portent-ils sur Jack Hawerston, Robert Gallais, Molokine...

— ... ou les deux dactylographes ou les deux clients Brocket et Solens... ou Jim ?... Solens, l'homme ganté, hein ?

— Je n'ai pas l'impression que c'est lui.

— Moi non plus.

— Allons, votre choix doit être fait ?

— Cher ami, je vous assure que non, mais je ne veux pas bluffer : mes soupçons se portent...

M. Gardner attendit le nom, mais il y en eut deux: Molokine et Jack Hawerston. Le journaliste américain commenta :

— Ainsi, le criminel aurait fait partie de la fameuse bande des *Genoux à la croix ?*

— Sans nul doute; il serait un des trois bandits qui ont réussi à se soustraire au châtiment subi par leurs dix-sept sinistres compagnons.

— Jack Hawerston est bien jeune.

— Alors, tirez vous-même la conclusion.

— C'est tout de même d'une audace inouïe de

s'être servi, dix ans après, pour commettre un nouveau crime, de ce poignard si caractéristique.

— Les criminels ont de ces lacunes, heureusement pour nous. Celui-là se croyait sûr de l'impunité derrière sa situation, riche et considéré. Il a manqué de la prudence habituelle à ses compagnons, à moins qu'il ait voulu jouer la difficulté. Sait-on jamais ce qui se passe dans l'âme sombre de ces individus ?

Il y eut un silence; l'inspecteur Gérard acheva d'inscrire quelques notes. M. Gardner s'informa :

— A présent, il ne vous reste plus qu'à mettre la main au collet de l'assassin ?

— Certes, mais il importe que je m'entoure de toutes les précautions, de toutes les garanties.

— Pour l'identifier, vous possédez la cicatrice qu'il doit porter au genou ?

— C'est évident et s'il s'agissait de quelque clochard, l'opération d'identification eût été simple, mais n'oubliez pas que M. Molokine est un banquier qui jouit de la considération unanime... Il importe de manœuvrer en douceur. Me voyez-vous en train de forcer M. Molokine à retirer son pantalon, son caleçon ?

— Alors, j'ai idée que votre imagination va travailler dans cette dernière phase de l'affaire.

Le policier ne répondit que par ces mots :

— Je puis également troubler l'adversaire au point de lui faire perdre pied en lui démontrant que les lettres de menaces ont bien été écrites par lui. L'O de sa machine à écrire personnelle porte une éraflure presque imperceptible, mais qui m'a suffi pour l'identifier avec la dactylographie des dites lettres.

M. Gardner demeura un moment silencieux; ce qu'il venait d'apprendre le laissait quelque peu décontenancé. L'inspecteur Gérard le tira de ses réflexions par cette considération professionnelle :

— Quel beau papier, n'est-ce pas ?

Le journaliste américain opina de la tête. Le policier ajouta :

— Mais prenez patience je vous en prie. Pas un

mot de tout cela avant le signal. C'est dans notre intérêt à tous deux : M. Molokine n'est jusqu'ici que soupçonné; la preuve irréfutable est encore à établir et, comme vous le savez, nous avons affaire à très forte partie.

M. Gardner promit de garder le secret.

— D'ailleurs, se consola-t-il, l'affaire n'est pas encore présentable au public.

— C'est bien mon avis.

— Des points d'interrogation se dressent : pourquoi toute cette mise en scène, les lettres de menaces, la rançon exigée, et j'en passe !

— Il y a en effet des mobiles non encore déterminés dans ce drame.

— Faites-vous allusion à miss Dorothée Margarey ?

— Vous l'avez deviné.

— Alors, l'amour, l'argent auraient joué leur rôle?

— J'en suis persuadé.

M. Gardner s'écria :

— Mais dites-moi, mon cher inspecteur, il y a un personnage de premier plan que vous semblez avoir totalement oublié ?

Le policier reprit son sourire :

— J'y pense depuis ce matin à ce malheureux, jouet d'un misérable et sur lequel s'est abattue la justice.

— Et oui, l'Homme Rouge !

— Dans la poche duquel l'assassin a glissé la gaine accusatrice. Le tour est d'une franche crapule.

— Il sera libre ce soir ?

— Je vais faire l'impossible dans ce but. Avant de venir, d'ailleurs, j'ai téléphoné à son défenseur, Me Loison, pour l'avertir que s'il voyait son client aujourd'hui, il pourrait lui laisser prévoir sa libération.

— Ce sera une délivrance également pour tous les témoins de ce drame mystérieux. Le client ganté poussera un soupir de soulagement.

— Mais il est une autre personne qui fera une tête que j'ai plaisir à imaginer.

— Le juge d'instruction !

— Dame, les faits se sont précipités sur un rythme si accéléré depuis quelques heures que je n'ai pas eu le temps de le mettre au courant. Je cours remplir ce devoir.

L'inspecteur Gérard prit congé du journaliste américain pour se rendre chez M. Darbon.

CHAPITRE IX

LE « GENOU A LA CROIX »

Lorsque l'inspecteur Gérard arriva à son bureau, son collègue Minard l'interpella :

— Darbon te demande depuis deux heures. Il fulmine, tempête !

— Ah ! monsieur a ses nerfs.

— Voici cinq fois qu'il téléphone pour que nous ne manquions pas de t'avertir de monter le voir dès ton arrivée.

— Voilà qui tombe à pic ! De mon côté, j'ai quelques petites choses à lui apprendre.

— La lecture des journaux a dû le mettre à cran. Tu as vu que Boinard a écrit dans *Lutetia* qu'il n'y avait qu'une piste à suivre, celle de l'Homme Rouge et que la police errait lamentablement en cherchant un autre coupable.

— En voilà un qui a le sens de l'à-propos. Mais je cours édifier ce brave juge aux abois.

M. Darbon manifestait en effet de la mauvaise humeur : il avait reçu un coup de téléphone de M. Molokine qui se plaignait du sans-gêne avec lequel on le traitait dans cette affaire. Aussi bien, lorsque le magistrat vit entrer dans son bureau le policier exprima-t-il son mécontentement :

— N'oubliez pas, mon cher inspecteur, que M. Molokine est une des personnalités de la colonie américaine et qu'on doit lui témoigner les égards qui lui sont dus.

— Je n'y manquerai pas désormais, se hâta de répliquer le détective en gardant son sang-froid.

Le juge d'instruction ne pouvait savoir quelle dose d'ironie entrait dans cette réponse. Il poursuivit tout à son sujet :

— D'ailleurs, M. Molokine doit venir dans un moment.

Il regarda la pendule placée sur la cheminée :

— Il devrait même être ici.

Il n'avait pas achevé le dernier mot que le garçon de bureau apportait une carte de visite.

— Faites entrer, ordonna le magistrat.

L'inspecteur Gérard se dit qu'il n'avait pas eu le temps de placer un mot, mais il acceptait la rencontre telle qu'elle se présentait; il pensait que dans cet imprévu, le jeu serait intéressant à mener.

L'associé du malheureux Brown pénétra, la tête haute, l'attitude arrogante, dans le cabinet du juge et c'est tout juste, après avoir salué le magistrat, qu'il condescendit à esquisser de la main un bonjour indifférent dans la direction du policier.

— Cher monsieur, dit M. Darbon en se levant, veuillez vous asseoir et accepter de nouveau nos excuses pour les ennuis que vous cause notre enquête. Certainement, l'inspecteur Gérard s'associera à mes regrets ?

— Je l'espère, prononça sèchement le banquier.

Il coûtait à l'inspecteur Gérard de laisser le magistrat dans cet état d'ignorance qui lui faisait multiplier les amabilités à un individu soupçonné du crime; mais les choses s'étaient enchaînées de telle façon, contre son gré, qu'il ne voyait plus la possibilité de revenir en arrière et de rétablir la situation. Au reste, il voyait là certains avantages : son adversaire, M. Molokine, tout à fait rassuré par les bonnes paroles du juge, était loin de se douter du soupçon qui pesait sur lui.

— Je vous donne acte, monsieur le juge, de vos promesses, dit le financier à la fin de l'entretien. D'ailleurs, je crois qu'il n'y a aucun doute sur la culpabilité d'Alexandre Varnet, dit l'Homme Rouge.

Loin de moi la pensée de m'immiscer dans les recherches de ces messieurs...

Il tourna une tête hautaine du côté de l'inspecteur Gérard assis modestement à quelques pas et continua :

— ... et pourtant qu'il me soit permis de dire que cette enquête dure, dure. On objectera qu'il était matériellement impossible à cette canaille de frapper mon infortuné associé; mais on peut imaginer qu'il a eu un complice, lequel a eu le temps, le coup fait, de disparaître.

Sortant de sa réserve, l'inspecteur Gérard ne put s'empêcher d'interrompre :

— Toutes les issues étaient gardées, monsieur.

M. Molokine esquissa une moue pour signifier que cette affirmation lui semblait sujette à caution et énonça imperturbablement :

— Alexandre Varnet portait la preuve de son crime.

— Certes, évidemment, déclara M. Darbon désireux de ne pas contrarier le richissime banquier.

L'inspecteur Gérard pensa que cette sinistre comédie n'avait que trop duré. Soudain, on le vit se lever comme pour aller prendre l'Annuaire téléphonique qui se trouvait placé à l'angle opposé du bureau; mais il s'y prit si maladroitement que le volume qu'il atteignait glissa de sa main et que lui-même perdant l'équilibre se cramponna à l'encrier, lequel se renversa — oh malheur! — sur le pantalon de M. Molokine.

— Comme vous êtes maladroit ! s'exclama le juge d'instruction qui s'était dressé.

— Quel butor ! s'indigna le banquier en poussant sa chaise, mais trop tard.

En effet, l'encre tachait largement au genou le pantalon gris du visiteur. Le policier se confondit en excuses :

— Comment ai-je fait mon compte ! Vraiment, je suis confus.

— Il y a de quoi, dit M. Darbon fort contrarié de cet incident.

— Que faire ? se désolait avec une mimique fort bien jouée l'inspecteur Gérard. Ah ! je tiens à réparer ce malheur. Vous ne pouvez rentrer dans cet état, monsieur. Je vais dire qu'on aille chercher un pantalon de rechange chez vous et je me tiens à votre disposition pour régler la note de votre tailleur.

Il ajouta :

— Certainement, le caleçon lui-même a dû être traversé. Voulez-vous me permettre de vous aider à vous en rendre compte ?

Déjà, il prenait par le bras M. Molokine pour l'emmener dans la pièce voisine, mais ce dernier se redressa, très pâle et sur un ton radouci :

— Inutile, je puis fort bien rentrer chez moi ainsi. Ma voiture stationne en bas.

Le policier simula de comprendre que le visiteur agissait par pudeur :

— Nous sommes entre hommes, monsieur, et en toute sincérité, je veux réparer le dommage que j'ai causé.

Comme le visiteur s'opposait avec énergie à ce désir, le policier se mit à raconter :

— Ce déplorable incident me rappelle une autre affaire : un individu que je soupçonnais refusait obstinément d'enlever ses chaussettes devant moi. Pourquoi ? Tout simplement parce qu'il portait à la cheville un tatouage qui devait me révéler son identité. Ne trouvez-vous pas amusante cette anecdote ?

Mais M. Molokine ne partageait certainement pas le sentiment du policier, car son visage devint plus blême et un tremblement le prit; le juge d'instruction mit tout d'abord cette émotion sur le compte de la tache d'encre. Pourtant, le policier qui constatait avec une joie secrète la réussite de son plan continuait de parler :

— Ah ! ces tatouages ! Ce sont là des marques indélébiles qui présentent pour nous, détectives, plus d'intérêt que les papiers d'identité. Ces derniers se fabriquent, se maquillent, n'est-ce pas, monsieur Molokine ?

Les lèvres de ce dernier s'entr'ouvrirent, mais aucun son n'en sortit; l'homme semblait frappé de stupeur. Quant à M. Darbon, il écoutait parler le policier sans encore réaliser ce qui se passait, mais pourtant l'ironie froide de son collaborateur lui ouvrait des horizons; il se doutait de quelque chose.

— Monsieur le juge, dit l'inspecteur Gérard pour mettre le magistrat sur la voie, je crois que monsieur a des révélations sensationnelles à vous faire concernant le crime de la rue Laffitte.

— Je... ne sais... rien, bégaya le banquier.

— Allons, un peu de courage, je vais vous aider dans cette confession ; par exemple, livrez-nous votre véritable nom.

L'individu serra les poings et dans ses yeux passa un éclair. A l'abattement succédait la fureur d'être pris comme dans un traquenard.

— Cessez cette plaisanterie, tenta-t-il encore de crâner.

Le policier tira sa montre :

— Vous ne voulez pas nous dire votre nom? Soit! Je le connaîtrai dans quelques minutes. En effet, il faut que je vous apprenne qu'un câblogramme doit m'arriver d'Amérique qui me fixera sur ce point. J'attendrai, montre en main.

Il s'adressa à M. Darbon :

— Excusez-moi, monsieur le juge, de ne pouvoir vous fournir que des explications décousues sur ce qui se passe; j'aurais voulu vous mettre au courant avant cette entrevue, mais les circonstances ne l'ont pas permis. En bref, cet homme qui est devant vous et dont l'attitude est à présent fort instructive, est un des membres de la fameuse bande des gangsters de Chicago. *Les Genoux à la croix,* qui ont sévi il y a une dizaine d'années. Echappé d'Amérique, il est venu en France sous le faux nom de Molokine, il est parvenu à acquérir la situation que vous savez, arrivant à capter la confiance du banquier, très honorable, qui devait être sa victime.

— Je comprends l'incident de tout à l'heure.

— C'était une façon de démasquer l'imposteur, d'obliger le criminel à se dénoncer lui-même.

Le faux Molokine effondré sur une chaise, la tête dans les mains, ne semblait plus qu'une masse inerte. Il se sentait irrémédiablement perdu.

A ce moment, le garçon de bureau apporta un papier qu'il remit à l'inspecteur Gérard. Ce dernier le passa au magistrat après en avoir pris connaissance. C'était le nom véritable de l'assassin : Arthur Goorkine, recherché par les tribunaux de Chicago pour maints méfaits.

Le magistrat appuya sur un bouton de sonnerie et donna l'ordre à un garde qui se présenta :

— Emmenez-moi cet homme au Dépôt.

L'inspecteur Gérard avait pris la précaution de passer les menottes au misérable.

Le soir, après avoir interrogé le meurtrier du banquier Brown et recueilli tous les renseignements utiles, l'inspecteur Gérard lançait un coup de téléphone à son ami M. Gardner, le journaliste américain :

— Allo !... Je viens tenir ma promesse; je suis à présent en possession de tous les éléments de l'affaire. Il n'y a plus de mystère de la rue Laffitte. Allo!... Prenez notes. Le vrai nom de l'assassin est Arthur Goorkine et cet homme était bien un *Genou à la croix*. C'est lui qui, contrefaisant sa silhouette et déguisant sa voix, a abordé le pauvre Alexandre Varnet, l'Homme Rouge, dans le but de le compromettre dans la mise en scène du crime habilement organisée.

« Allo !... C'est Goorkine qui, sortant le dernier du bureau des secrétaires, lors de l'arrivée de l'Homme Rouge, a planté à la distance de quatre mètres son poignard, souvenir de ses crimes d'antan, dans le cœur de son associé.

« Allo !... Les mobiles ? Lui aussi aimait miss Dorothée Margarey et n'avait rien trouvé de mieux pour arriver à ses fins que de supprimer le rival dans la place. Et puis, il avait de gros besoins d'argent à la suite de sérieuses pertes à la Bourse. D'ail-

leurs, le secrétaire particulier de l'infortuné Brown, Jack Hawerston, nourrissait des soupçons à l'égard de l'associé de son patron et, depuis le crime, le pistait; j'avais remarqué son manège l'autre jour devant le domicile de miss Dorothée Margarey de chez qui sortait le faux Molokine.

« Allo !... Je n'ai plus qu'à vous souhaiter un beau papier, mon cher Gardner. Il y a de quoi tartiner plusieurs colonnes. J'entends des poings heurter ma porte et des pieds impatients dans le couloir : ce sont vos confrères français qui viennent solliciter des détails; mais c'est vous qui serez le premier servi.

« Allo !... Oui, l'Homme Rouge est en liberté. Goorkine ? Il est probable, disons même certain, qu'il sera plusieurs fois condamné à mort, en France et en Amérique. Triste gibier dont les deux justices vont se disputer la peau. »

FIN

Pour paraître jeudi prochain :

Le groupe du serpent noir

Roman policier inédit

par CLAUDE ASCAIN

L'Imprimerie Moderne, 177, route de Châtillon, Montrouge 19-2-40

SENSATIONNEL

Tous les **MERCREDIS,** demandez à votre marchand de journaux habituel

LE PETIT ROMAN POLICIER

du DRAME,
du MYSTÈRE,
de l'ANGOISSE,
de l'INTÉRÊT

pouvant être mis entre toutes les mains

LE ROMAN COMPLET : sous couverture en **4** couleurs **0.50**

J. FERENCZI & FILS, EDITEURS
9, RUE ANTOINE-CHANTIN, PARIS (14e)
Il n'est pas fait d'envoi contre remboursement
Made in France

L'Imprimerie Moderne, 177, route de Châtillon, Montrouge.